

LA PETITE ILLUSTRATION

REVUE HEBDOMADAIRE

PUBLIANT DES PIÈCES DE THÉÂTRE ET DES ROMANS INÉDITS
ET ADRESSÉE AUX SEULS SOUSCRIPTEURS DE L'ABONNEMENT N° 1
A « L'ILLUSTRATION »



COSTA DU RELS

CORONEL

NOUVELLE

COMPOSITIONS

de

MAURICE DE BECQUE



L'ILLUSTRATION

13, RUE SAINT-GEORGES

PARIS

Copyright by Costa du Rels, 1932.
Tous droits d'édition, de reproduction, de traduction, d'adaptation et de représentation par tous moyens actuellement connus
ou par ceux qui peuvent être inventés ultérieurement réservés pour tous pays.

LA VIE LITTÉRAIRE

SPÉCIALISTES

Le spécialiste, dans toutes les activités de l'intelligence, a des qualités d'application auxquelles on rend hommage. Il est, pour employer une expression populaire, « celui qui connaît sa partie ». On a recours à ses lumières dans le domaine où s'affirment ses supériorités. Il n'est point « l'amateur », cet amateur que l'on voit tout près du dilettante, et qui a du charme plutôt que de la solidité. Et l'on considère tellement et si exclusivement le spécialiste dans sa spécialité que l'on est choqué de l'en voir sortir quand il lui plaît de toucher d'autres cordes qui ne sont pas inévitablement celles du violon d'Ingres. Sans doute exagère-t-on ici quelque peu le goût de voir l'homme demeurer dans le rôle pour lequel il semble être fait. Le spécialiste est victime de la confiance même que, dans son domaine limité, il inspire. On lui refuse le droit d'évasion ou même simplement d'incursion dans les terres voisines. Il peut souffrir et souvent il souffre de cette admiration conditionnée. Mais comme il sait prendre sa revanche !

* *

Si nous considérons, par exemple, en littérature le spécialiste, nous discernons assez vite, dans ses propos et dans ses mines, sous les prudences verbales et les courtoisies d'artifice, la faible considération qu'il donne aux genres qui lui sont étrangers. Rien ou presque rien ne vaut hors du mode littéraire où lui-même se réalise. Vision myope, repliement étroit de la pensée sur l'esthétique d'adoption, refus de justice à tout ce qui ne participe point de la forme d'art réservée. Cette tendance de l'esprit qui s'obsède et, en quelque sorte, s'immobilise dans une autofascination m'a toujours surpris chez quelques-uns qui prétendent participer de l'élite dans la cité des lettres. Ailleurs, le spécialiste a, sans doute avec les mêmes défauts, de plus modestes attitudes. Dans l'ordre scientifique où, pourtant, son personnage prend une assurance que l'on peut discuter, l'inventeur de sérum ou le chercheur d'étoiles n'a ni les expressions méprisantes ni les silences hautains qui, dans les différentes réalisations d'un même genre littéraire, opposent romancier à romancier, tout aussi bien que poète à poète. Il y a, il y a eu surtout les querelles d'écoles, le dogme assaillant le dogme, la chapelle combattant l'église, l'hérésie s'insurgeant contre l'orthodoxie (si vraiment ces mots ne perdent point leur sens dans le mouvement des formes et l'évolution des techniques). Mais ces querelles, qui font vivre l'esprit, sont tout à fait autre chose que la méconnaissance morne et prétentieuse par le tenant d'une expression littéraire de ce qui se réalise avec une expression contraire.

* *

Bien souvent, j'ai parlé, ici et ailleurs, de la vanité des classifications par quoi certains, non sans calcul personnel, prétendent établir une hiérarchie dans l'œuvre romanesque. Tel qui installe dans les sommets de son estime le roman d'analyse pure est tout près de situer le plus médiocre psychologue romanesque au-dessus du Balzac des *Chouans*, du Vigny de *Cinq-Mars*, du Victor Hugo de *Quatre-vingt-treize*. Par contre, l'écrivain, historien ou voyageur, qui nourrit ses romans

d'évocation rétrospective ou d'exotisme n'évite pas davantage le ridicule quand il tire orgueil de la richesse de ce butin pour mépriser la fiction réduite à la trame où se développe l'introspection, car on ne saurait nier toute la révélation d'humanité que peut détenir, dans le simple décor d'un village, le moindre conte paysan.

Tout dans notre histoire littéraire, qui doit être éclectique sous peine de ne pas être, témoigne contre l'artifice des hiérarchies où voudraient nous entraîner — par des voies contradictoires — les excités des spécialisations.

Ce n'est point le genre qui fait l'art. Reconnaissons plutôt cette vérité élémentaire que le genre n'existe que par le talent. Un roman policier signé par Balzac peut égaler un chef-d'œuvre d'analyse. Une reconstitution romanesque, par un Maurice Maindron, de la vie française sous les guerres de religion, une « Chronique du temps de Charles IX » sous la plume de Mérimée dominant à de belles hauteurs l'exposition, répétée jusqu'à l'usure, du conflit d'âmes que le romancier, dit psychologique (comme s'il n'y avait point un essai de psychologie dans le plus humble des romans), découvre après mille autres dans la sempiternelle histoire du ménage à trois.

* *

Notons, d'ailleurs, que nous assistons présentement à une confusion de ces genres que d'obstinés classificateurs perdent tant d'esprit et de temps à déterminer. Ce qui peut le plus sûrement opposer les romans d'aujourd'hui à ceux d'hier, c'est la curiosité donnée, par les auteurs modernes, à toutes les expressions, à toutes les conditions, à tous les décors de la vie et non point seulement dans l'époque présente. Les vivants de nos jours ne sont point tout de même le produit d'une génération spontanée. Ils ont des origines, un état civil et participent d'une histoire antérieure à leur propre destin. Et cela, qu'on le veuille ou non, joint les temps révolus au temps que nous vivons.

De même, et moins que jamais, on ne saurait méconnaître jusqu'au dédain ce qui tient à l'espace. Peut-être le goût de l'exotisme n'est-il pas autorisé à trop complètement triompher d'une vogue fragile. Mais il reste vrai que nous ne vivons plus en vase clos dans notre maison, dans notre village, dans notre capitale, dans notre pays. Les contacts, de plus en plus fréquents, avec des sociétés qui, dans l'un ou l'autre continent, nous seront de moins en moins étrangères font du voyage et des échanges intellectuels avec les voyageurs l'une des nécessités de notre existence, cela que l'on soit dans les lettres, les arts ou les affaires. D'où le ridicule de tenir pour un roman d'aventures (avec le sens péjoratif) le drame dont les épisodes se composent avec le mouvement de plus en plus intense de la vie voyageuse.

Bref, tous les genres romanesques se rencontrent dans un genre et je vois le grand embarras actuel des virtuoses de la définition. Les spécialistes devront se faire une raison. Autre chose existe et vaut que ce qui existe et vaut pour eux seuls. Leur dédain de l'œuvre d'autrui prendra de plus en plus le caractère de l'erreur subjective. L'objet se dérobe et l'orgueil, même littéraire, qui fait la roue dans le vide et hors des auditoires, risque fort de perdre son panache.

ALBÉRIC CAHUET.

COSTA DU RELS



CORONEL

NOUVELLE



A mon cher Alfonso Quéréjazu,
professeur de droit pénal.
C. du R.

COMPOSITIONS

de

MAURICE DE BECQUE



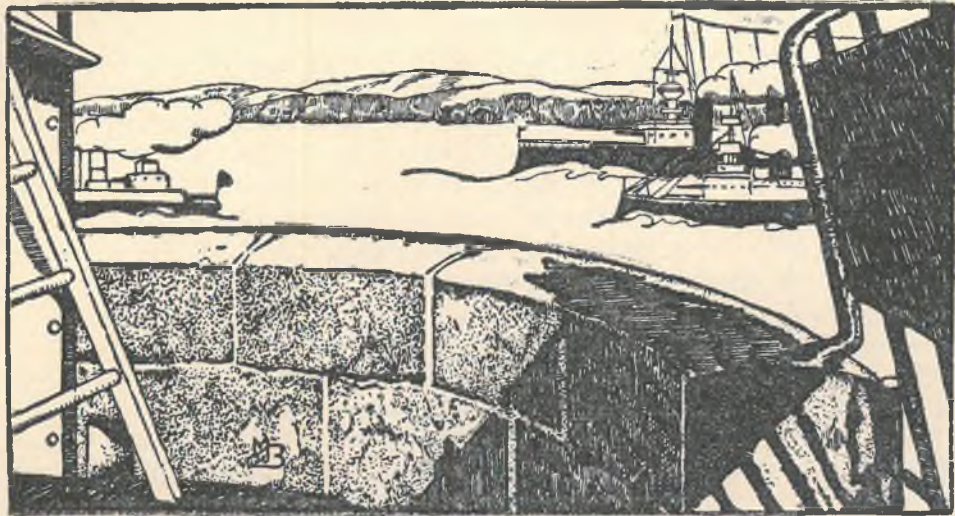
L'ILLUSTRATION

13, RUE SAINT-GEORGES

PARIS

Copyright by Costa du Rels, 1932.

Tous droits d'édition, de reproduction, de traduction, d'adaptation et de représentation par tous moyens actuellement connus ou par ceux qui peuvent être inventés ultérieurement réservés pour tous pays.



*Whosoever is delighted in solitude
is eüher a wild beast or a god.*
(BACON.—Of Friendship.)

(Quiconque se complait dans la
solitude est ou bien une bête
sauvage ou bien un dieu.)
(BACON. — De l'amitié.)

I

Le phare était blanc, élancé, mais solide. Moellons smillés en queue d'aronde reliés à mortier, charpente de fer. Campé à l'extrême pointe du Lavapié (1), il avait pour mission de morigéner la mer glauque et revêche en ces parages.

Du crépuscule à l'aube, toutes les cinq secondes, sa flamme blanche disait la régularité, la mesure, la confiance. Il semblait fier de ce poste de vigie, car non seulement il signalait aux navigateurs une côte malaisée, mais il mettait aussi en garde les habitants des alentours contre les embûches que recèle parfois l'horizon le plus calme. Dressé au bout d'une sorte de langue rocheuse que le ressac ourlait d'écume, une passerelle le reliait à la terre ferme pour qu'il ne fût pas isolé par gros temps ; un sentier y aboutissait, tantôt ensablé, tantôt caillouteux. C'est par là qu'à la belle saison de rares passants, pêcheurs ou douaniers, parvenaient jusqu'à lui. Ce phare avait encore des attaches humaines.

Très loin sur sa droite, au fond de la baie d'Arauco, défendue de la houle par l'île Santa Maria, autrefois repaire de pirates, Coronel s'accroupissait avec ses hangars au toit de tôle, ses wharfs noircis, ses maisons de mauvais goût. Des bateaux de tout tonnage venaient sans cesse y charger le charbon des mines environnantes.

A l'époque où commence ce récit, la guerre européenne, qui durait depuis trois mois, avait arrêté l'exportation du cardiff vers l'Amérique du Sud ; aussi

(1) Cap qui limite au sud-ouest la baie d'Arauco sur la côte australe du Chili par 37° 8' latitude sud et 73° 35' de longitude. Les Espagnols lui donnèrent ce nom en souvenir, dit-on, du célèbre quartier madrilène.

le petit port chilien connaissait-il déjà un mouvement inusité. Bricks, goélettes, trois-mâts, cargos pansus, chalands poussifs, chaloupes agiles, en un pittoresque tohu-bohu, s'y heurtaient du poitrail, s'y frottaient le flanc et chassaient en grinçant sur leur ancre si, par malencontre, le vent de l'Antarctique, qui, en hiver, forçait les passes, s'avisait de les faire tous danser comme des jouets dans une corbeille.

Fumant sa pipe à l'écart, près du môle étoilé la nuit d'un feu vert, un paquebot de la P. S. N. C. surveillait du coin de l'œil un élégant Kosmos à l'allure équivoque. Deux splendides navires... Hambourg y narguait Liverpool. Et cependant, grands dieux ! dans cette baie lointaine où beuglaient cent sirènes et où flottaient vingt pavillons divers, il y avait de la place pour tous !...

Domingo Cortez était un grand gaillard, d'une quarantaine d'années, bâti à chaux et à sable comme le phare dont il était le gardien. Visage anguleux, mal équilibré en son architecture, avec un menton puissant taillé en trémie et un front précaire, bosselé aux tempes. On l'aurait cru, ce front, érodé par le vent, artisan fantasque qui ne s'en prend qu'aux cimes. Orbites creuses ; parfois un vif éclair au travers de la broussaille des sourcils y décelait la présence des yeux. Quant à la bouche, à demi perdue sous une moustache grisonnante, existait-elle vraiment ? Cet homme avait fait vœu de silence. La taciturnité dont s'imprégnaient ses traits lui donnait un aspect sombre et distant. Sa voix, si longtemps tue, lui était peut-être un fardeau. Il s'en débarrassait en besognant. La fatigue est un excellent remède. Depuis le départ de son collègue, tombé inopinément malade, il assumait à lui seul la lourde charge qui, dans les phares, est toujours confiée à deux hommes. Il ne s'en était pas plaint, heureux, au fond, de savourer une solitude totale, inespérée. D'aucuns reconnaîtront, peut-être, dans ce zèle égoïste que Cortez n'était pas un gardien pareil aux autres, c'est-à-dire un être déformé par l'isolement et abruti par le métier.

Il s'était d'ailleurs empressé de quitter la maisonnette blanche à toiture rouge, résidence habituelle aux heures de repos, pour s'enfermer désormais dans la tour.

Ne concédant au sommeil qu'un nombre d'heures fort restreint, il remplissait ses devoirs avec une conscience passionnée. D'un geste vigoureux, il nettoyait les lentilles échelonnées et les anneaux prismatiques, huilait le chariot à galets, le volant-pendule, astiquait les cuivres et les bronzes de l'immense châsse métallique dont il entretenait la flamme. Echelon par échelon, il frottait aussi l'escalier en noyau qui du rez-de-chaussée menait jusqu'au faite. Meticuleux, voire maniaque, il avait à cœur de vérifier chaque matin la machine dont il avait la garde et la responsabilité. Il la soignait avec une telle sollicitude qu'il lui arrivait parfois d'apercevoir, comme au fond d'une prunelle reconnaissante, sa propre image reflétée par les verres ocellés du fanal.

Cortez et son phare s'identifiaient ainsi l'un à l'autre. A la tombée du soir, il s'installait à son poste de guetteur. Sur la mer passée du vert sombre au gris de fer, il regardait s'avancer, cauteleuse et redoutable, la nuit australe. Lorsqu'il la sentait toute proche, poussant devant elle ses ténèbres, il savourait la minute unique où il s'attendait à la voir heurter le phare de son mol éperon. Avec quelle joie il lâchait alors les rênes à la lumière qui, brusquement, traçait tout autour son immense cercle enchanté. Cent rayons flamboyants frappaient l'ombre d'estoc et de taille jusqu'à ce que la tour, dégagée, eût devant elle un large espace clair où, soumise, la mer ronronnait et faisait le gros dos. Cortez saluait toujours cette victoire d'une sourde clameur. Des goélands accouraient parfois à tire-d'aile ; leur élan était si grand qu'éblouis par l'éclat de l'énorme lampe ils venaient s'écraser contre ses parois. Cortez les recueillait, soignait leurs blessures et, quand ils n'en mouraient pas, rendait à l'infini ses imprudents messagers.

Au plus profond des nuits, les loups de mer hurlaient comme des chiens qui auraient vu passer des fantômes.

La salle du rez-de-chaussée, qui était à la fois dortoir, salle à manger et permanence, ouvrait de plain-pied sur la passerelle par un étroit portillon au vantail bardé de fer. Ameublement sommaire : lit de camp, table, quelques chaises. Sur une étagère, des bouquins aux dos usagés. Dans un coin, un réchaud à pétrole qui, en hiver, tenait lieu de poêle ; Cortez y faisait cuire ses repas. Adossés à une petite armoire, un fusil de chasse, des lignes, une épuisette. Ce logis monacal, dont la forme cylindrique épousait celle de la tour, prenait du jour par une large baie, quelque peu convexe, orientée vers le nord-ouest. Imaginez un rectangle bleu, vert, gris ou noir, selon l'heure, où apparaissaient et disparaissaient des silhouettes de navires dont les fumées semblaient des remorques du ciel qui auraient cassé. Quelquefois, la séraphique vision d'un voilier chargé de toute sa toile s'y attardait au gré du vent. Par les nuits d'hiver, Cortez y accrochait un vieux chiffon pour se défendre du vent de l'Antarctique qui parcourait d'énormes distances pour venir lui chercher noise. C'était à la période des bourrasques entre la mi-avril et la mi-septembre, quand la mer démontée faisait le siège du phare. Cortez se réfugiait habituellement au sommet de la tour. Là, bercé par le battement lumineux d'un grand cœur, il tenait tête aux grains et à la brumasse. A 10 lieues à la ronde, le paysage était comme un bien sur lequel il veillait.

* * *

Par ce jour de Toussaint de l'année 1914, Cortez, encouragé par un soleil radieux annonciateur du printemps, était allé poser des lignes dans le voisinage. L'océan, d'un bleu profond, miroitait à l'infini et, aigret, le vent du sud sautait comme un dauphin à la crête des vagues. Au loin, à la pointe extrême de l'île Santa Maria, un navire anonyme montrait le bout du nez, surnoisement...

A son retour, Cortez aperçut un petit cotre mouillé dans une crique. Il fronça les sourcils, car il avait horreur des fâcheux qui, sous un prétexte ou sous un autre, venaient, pour ainsi dire, braconner sur son domaine. Cette humeur, peu dissimulée, avait donné dans la région au gardien du phare la renommée d'un homme acariâtre et ombrageux.

— Hello ! Domingo.

Une voix de crécelle à l'accent britannique, qu'il reconnut aussitôt, le salua gaîment. Assis au bord de la passerelle, et gambillant au-dessus des remous, un bout d'homme au visage tanné venait de lever le bras. « Voilà ce bon luron d'O'Guigg », songea Cortez.

— Quelle surprise !

— Ça va, Domingo ? demanda l'étranger en allumant sa pipe.

— Pas mal, merci.

— Quoi de nouveau ?

Tout autre que Domingo Cortez eût éclaté de rire. Demander du nouveau au gardien d'un phare !...

— Rien, comme d'habitude.

Et, cordial :

— Entrez donc ! J'ai tout de même un meilleur siège à vous offrir.

Archibald O'Guigg était Irlandais et ingénieur. Il travaillait depuis longtemps dans une des mines des environs. Rompu aux exercices physiques, sec comme un sarment, souple comme un lézard, on le disait un peu toqué parce qu'il ne fréquentait point le cercle de Coronel et que tous les dimanches il s'en allait tirer des bordées dans la baie. Un jour, il avait failli se briser les os sur les récifs de la pointe du Lavapié. Cortez s'était porté à son secours. Depuis lors, O'Guigg, dont la gratitude était agissante, apportait au gardien de menus présents quand l'état de la mer le lui permettait. On n'aurait su dire s'ils étaient liés d'amitié solide ; ils se

voyaient si peu qu'ils devaient tout de même s'estimer. Du reste, le caractère jovial et bizarre d'O'Guigg contrastait avec celui de Cortez.

L'Irlandais s'installa à califourchon sur une chaise :

— Vous ne vous attendiez pas à me voir aujourd'hui...

— Mon plaisir n'en est que plus grand.

O'Guigg ferma à demi un œil.

— Et la santé?

— On tient toujours, comme vous le voyez.

— A la bonne heure !

— Voilà bien sept mois depuis votre dernière visite.

— Eh oui. Beaucoup de besogne... cette guerre...

O'Guigg se pencha à la croisée.

— La construction du phare est excellente, remarqua-t-il. Il faut avouer que cette pointe, que j'appellerai stratégique, en était bien digne. On embrasse d'ici un fameux horizon... Quelle est la hauteur du feu au-dessus de la P. M., s'il vous plaît?

— Cinquante-sept mètres.

— Sa portée? 10 milles?

— Non, 12. Visible de 55° à 272°.

O'Guigg sembla réfléchir, puis, vivement :

— Je dinais, l'autre soir, au château de Lota. La dame de céans, qui, d'ailleurs, reçoit à ravir, est belle comme le jour... Ça n'a pas l'air de vous intéresser, hein?

— Mais non... fit Cortez.

— Quelqu'un évoqua les prouesses de sir Francis Drake, vous savez, le...

— Connu.

— Eh bien, il paraît qu'il a beaucoup bourlingué jadis sur cette côte, arraisonnant les galions espagnols chargés d'or... Rien d'étonnant donc que les fameux vents de ces parages sachent faire claquer comme il faut l'union-jack à la drisse d'un navire... Mais, au fait, connaissez-vous l'histoire de cet endroit?

— Une histoire?

— Oyez-la, vieux frère. En 1599, un corsaire hollandais, Simon Cordes, à bord du brigantin *Espérance* (un fichu nom !), croisait, à l'affût de quelque bonne prise, entre l'île Mocha et l'île Santa Maria. Surpris par la tempête, il aperçut un soir, s'allongeant vers lui sur la mer, un grand feu — feu de bon accueil — dont la flamme grandissait splendidement à son approche. Ce feu avait été allumé par...

— ...des indigènes, j'imagine.

— Vous l'avez dit. De braves et honnêtes gens, mon cher. Une fois que le brigantin se fut échoué sur les récifs, ils le pillèrent convenablement et mirent à mort Simon Cordes et ses trente-trois compagnons. On ne peut pas mieux accueillir des étrangers, n'est-ce pas? Coïncidence toute fortuite, c'est au même endroit où l'*Espérance* s'était désagrégée sous l'action du temps et de la mer que l'on bâtit ce phare. L'histoire ne dit pas si notre Simon Cordes fut dévoré après avoir été massacré. Au seizième siècle, on devait beaucoup priser dans ces pays une bonne chair néerlandaise, sage et dodue, gavée à point de lard et de genièvre...

— Bah! fit Cortez évasivement, un corsaire, fût-il blanc ou jaune, c'est toujours coriace comme un vieux perroquet.

— Oh ! perroquet... *You scored...* nasilla O'Guigg, amusé. Tenez, vous méritez une récompense. *Wait a minute.*

Il se leva, fit une pirouette, retomba sur ses talons et partit à longues enjambées. Dix minutes ne s'étaient pas écoulées qu'il revenait en brandissant deux bouteilles.

— Voilà ! dit-il.

— Diable ! fit Cortez. C'est chic, ça. Mais ne vais-je pas vous en priver?

— M'en priver?...

O'Guigg eut un gloussement très drôle qui ne déranger ni l'accent circonflexe posé sur ses yeux sautillants ni la position de sa pipe happée de côté par sa bouche de squalle comme une cuiller par un marmot.

— Mon cher ami, si j'ai pu m'étonner d'un pareil présent, c'est que, par les temps qui courent, la marchandise anglaise est plutôt rare sur nos côtes.

— Elle deviendra même introuvable, répondit O'Guigg, une flamme de malice au fond des yeux.

Un petit rire s'échappa de ses lèvres, puis il redevint sérieux. Il crispa davantage les dents sur le tuyau de sa pipe et demeura un instant pensif.

— Allons, goûtez-moi ça, dit-il.

Cortez apporta deux verres.

— De l'eau? demanda-t-il.

— Non, jamais. Je vous demande une opinion radicale.

Cortez versa la liqueur et chacun but. O'Guigg demeura imperturbable, un peu plus écarlate que d'habitude peut-être, mais le gardien faillit étouffer. Ce whisky était un vieux whisky facétieux, bon à racler le palais et à mettre le feu à l'épiglotte.

— Ne me dites plus rien, dit O'Guigg, je connais votre opinion.

— Quelle marque?

— C'est l'alcool des hautes terres d'Ecosse que Sa Majesté offre traditionnellement aux officiers de la marine de guerre en partance pour des campagnes lointaines.

— Mazette!

O'Guigg fronça les sourcils, tira une bouffée de fumée et changea de ton.

— Au fait, avez-vous aperçu hier un croiseur qui franchissait les passes? C'est le *Glasgow*, commandant Luce.

— Le 14 octobre, il était bien là si je ne m'abuse?

— Exact. Le commandant Luce est revenu aujourd'hui me demander de nouveaux renseignements... Il est placé maintenant sous les ordres de l'amiral sir Christopher Cradock. Vieux gentleman, noble marin, sir Christopher doit barrer aux Allemands la route de l'Atlantique. Or, nous venons de savoir que l'escadre allemande, amiral von Spee, rôde quelque part dans le nord. A Coronel, il y a deux cargos tout prêts — le *Ramsès* et le *Santa Isabel* — pour aller la ravitailler en charbon... Signe qu'elle approche... On va donc ennuyer un peu ce von Spee...

O'Guigg eut un sourire énigmatique.

— C'est tout? demanda Cortez.

— Mon bon Domingo, on ennuie toujours quelque peu un amiral lorsque, par exemple, on lui coule trois navires sur quatre...

Trois gloussements consécutifs marquèrent d'éloquente façon une éventualité aussi fâcheuse, mais O'Guigg ajouta aussitôt en riant :

— Ou même quâââtre...

Cortez ne comprit qu'à demi cette hilarité.

— D'ailleurs, je viendrai souvent vous voir, car nous devons surveiller constamment les alentours.

Il ajouta :

— L'espionnage allemand est devenu d'une activité étonnante. On m'assure qu'il est dirigé de main de maître par une jeune femme...

— Tiens!

— ...qui a pu constituer de grands dépôts de vivres et de charbon dans les canaux latéraux du sud... archipel de Chonos, golfe de Peñas... Le moment décisif approche...

L'Irlandais allongea la main et but une bonne lampée de whisky.

— Très excitant, n'est-ce pas?

Cortez avait l'air de penser à autre chose.

— Cortez, Cortez, reprit O'Guigg sur un ton déclamatoire, j'ai hâte de savoir von Spee envoyé par un fond de 2.000 ou 3.000 mètres... Les abîmes du Pacifique ignorent encore le pathétique spectacle d'un gros navire de guerre moderne happé par les eaux comme une coquille de noix...

— Cette coquille pourrait être, j'imagine, aussi bien anglaise qu'allemande.

— *No ! No !*

Un ton si péremptoire surprit Cortez, car il tenait son interlocuteur pour un homme pondéré.

— Il y a une raison à cela, ajouta O'Guigg.

— Laquelle?

— C'est que les coquilles anglaises sont d'une tout autre trempe, mon cher.

Et il souligna sa boutade d'un rire sec. Puis, redevenu grave, il regarda Cortez dans le blanc des yeux et proclama d'un air solennel :

— Ecoutez-moi : depuis Trafalgar, il existe un axiome admis sans conteste par le monde entier : tout combat naval doit être un succès pour l'Angleterre, même... si aucun navire anglais n'y a pris part.

Cortez écarquilla les yeux. Décidément, O'Guigg était devenu plus sibyllin que jamais.

— Voilà un principe, affirma-t-il, très britannique...

— Si je crois comprendre, fit Cortez, vous voulez parler de l'invincibilité navale du Royaume-Uni, n'est-ce pas?

— *Of course...* Aussi nécessaire à la paix du monde qu'un volume d'oxygène aux poumons d'un homme. Sur lui reposent la City, Buckingham Palace, l'éternelle fraîcheur du « Blue boy », l'impartialité du *Times*...

O'Guigg comptait un par un, sur ses doigts décharnés, les différents symboles de la grandeur britannique.

— L'heure alerte et légère du *ham and eggs, marmalade, rolls and butter*, renchérit-il tout guilleret, auprès de laquelle l'heure française du pot-au-feu et l'allemande des *delikatessen* ne sont dignes que de goinfres, piffres et balourds.

— J'admire votre assurance, murmura Cortez. On ne peut pourtant pas écarter la possibilité d'un échec.

O'Guigg eut un petit bond de danseur effarouché et, ensuite, bien calé sur ses talons, bombant sous un chandail de gros lainage un torse anguleux comme un bréchet de poulet, il s'écria :

— Moâ, je l'écarte !

Puis, confidentiel, il souffla à l'oreille de Cortez :

— Autrement, les *full-blues* d'Oxford en deviendraient verts.

Cortez demeura imperturbable, soit qu'il n'eût point compris l'humour de l'Irlandais, soit que ses plaisanteries ne fussent pas tout à fait de son goût. « Décidément, pensa-t-il, le *gringo* (1) est plus braque que jamais. »

O'Guigg s'était recroquevillé au fond d'un vieux fauteuil au siège défoncé. Il regardait jouer les vagues. De temps à autre, il portait son verre à ses lèvres. Soudain, il tressaillit. Léger, mince, gris, un navire de guerre avançait au loin vers le large.

— C'est le *Glasgow*, dit-il. Il rallie l'*Otranto*. Grâce à mes nouvelles, sir Christopher va cueillir tout à l'heure un petit croiseur teuton dont la T. S. F. bafouillait dans les environs de Valparaiso. Puis ce sera le tour de von Spee... Plus difficile, mais pas impossible... *Farewell, Luce, my dear old Luce...* (2)

(1) Sobriquet donné en Amérique du Sud aux Anglais et, par extension, à tout étranger.

(2) Adieu, Luce, mon cher vieux Luce.



Il remarqua un navire tout noir qui louvoyait
en doublant la pointe Puchoco. (Page 10.)

Son sourire se figea, et, sans détacher les yeux de la petite coque acérée qui tanguait dans l'éloignement :

— *England expects that every man will do his duty* (1), clama-t-il.

Jusqu'à ce que le *Glasgow* eût disparu derrière Santa Maria, il se tint, pensif, à la croisée.

— Un dernier coup, dit-il, et je file.

Cortez lui ayant versé une nouvelle rasade, il reprit d'un ton d'extrême courtoisie :

— Permettez-moi, cher Cortez, de lever mon verre en l'honneur des vaillants marins qui fraient au plus vaste des commerces les routes du vaste monde.

Ils trinquèrent en silence. O'Guigg but d'un seul trait. A l'appel de l'alcool, un flot de sang colora ses joues et une mélancolique placidité modela son visage. Aucun rire, aucune excentricité.

— Au revoir, Cortez...

— Au revoir, O'Guigg.

— Je reviendrai bientôt. Les jours seront alors plus longs. On bavardera... Et, à propos, oserai-je — puisque vous pouvez tout observer du haut d'une tour aussi magnifiquement placée — vous demander d'ouvrir l'œil et le bon !... Cargos... vaisseaux de guerre... Vous avez une excellente lorgnette... Vous m'obligeriez grandement... Vous aideriez ainsi le bon whisky de Sa Majesté à atteindre sans encombre les consommateurs d'outre-mer.

Il accompagna sa requête d'une courbette d'automate. Cortez se gratta le cou et bredouilla :

— Hum !... Qu'est-ce que je vais m'occuper, moi, de ces choses?... Mes renseignements peuvent être inexacts...

— Mais pas du tout !

— Je suis loin de partager votre fièvre... votre enthousiasme... Excusez-moi, je vous prie.

— Cette formidable lutte vous laisserait-elle indifférent ?

— Que le soleil, le jour, et ce phare, la nuit, puissent éclairer mon humble coin de terre dans la paix et dans la solitude, voilà tout ce que je souhaite. C'est la seule chose au monde qui puisse prendre à mes yeux quelque importance...

O'Guigg leva les bras au ciel. Il se garda bien toutefois de faire la moindre remarque. Il était de ces hommes respectueux des vérités d'autrui qui s'en remettent au contrôle sévère de l'expérience. Il hocha philosophiquement la tête et sortit en roulant les épaules.

Cortez s'empressa de lui ouvrir le portillon. Sans un mot, au fond peut-être un peu vexé, l'Irlandais se coula entre les barreaux de la passerelle et, par un vif rétablissement, se laissa tomber sur la bosse arrondie d'une roche. En trois bonds, il atteignit son cotre baptisé, comme il se doit, *Shamrock*.

— Au revoir, dit-il en faisant un porte-voix de ses deux mains. Je me demande, au cas où l'on voudrait se donner la peine de faire des recherches, si l'on ne retrouverait pas des ossements verdis sous ces eaux basses. C'est tout ce qui doit rester des fameux corsaires hollandais.

Il promena un instant son regard sur les flots, puis sortit son petit bateau de la crique où il l'avait mouillé. Les amures furent vite tendues. Sur le beau-pré, deux minuscules focs piquèrent du nez. La grand-voile battit de l'aile, comme un oiseau, un long frémissement secoua le *Shamrock* et il s'éloigna, cherchant le vent.

Ces visites, fort heureusement espacées, laissaient toujours à Cortez une impression de malaise. Sept années d'isolement l'avaient rendu indifférent et égoïste. Ces bavardages, qu'il ne se donnait plus la peine de comprendre, l'agaçaient ; il devait,

(1) « L'Angleterre espère que chaque homme fera son devoir. » (Paroles de Nelson à la bataille de Trafalgar.)

par la suite, déployer de grands efforts pour reprendre sa tâche et raccorder ses habitudes.

Comme la matinée avançait, il s'en alla vérifier la fortune de ses hameçons. Rien que du menu fretin, car la présence du *Shamrock* avait dû effaroucher le poisson à des centaines de mètres à la ronde.

En rentrant, il remarqua un navire tout noir qui louvoyait en doublant la pointe Puchoco. Il le vit s'engager dans la baie, longer la côte et s'emboîser face au rivage.

— Encore un cargo ! grommela-t-il entre ses dents.

Ce qu'il en avait vu passer de ces cargos-là depuis le début des hostilités!.. Sournois, crasseux, anonymes, arborant tour à tour, selon leurs besoins, vingt pavillons divers, ils roulaient par tous temps une carcasse à moitié vide et flairaient, méfiants, l'orée des ports.. Un jour, ils s'en allaient transborder quelque part leur hétéroclite cargaison de vivres et de nouvelles, de charbon et d'ordres mystérieux transmis d'Europe..

Mais à quoi bon s'en soucier ! Cortez rangea méticuleusement ses lignes et déjeuna de quelques sardines sur un bout de pain rassis.

Il s'assit ensuite à sa table, devant ce qu'il appelait son livre de bord. Il tourna longtemps la plume entre ses doigts rugueux, puis se décida à écrire.

1^{er} novembre 1914. — Midi 30.

Le croiseur Glasgow, commandant Luce, de l'escadre britannique commandée par l'amiral sir Christopher Cradock, retour de Coronel, passe au large et rallie un navire — l'Otranto — mouillé sous l'île Santa Maria. L'ingénieur O'Guigg, qui accosta ce matin dans les environs, croit qu'une rencontre navale est possible entre cette force et celle de l'amiral allemand von Spee.

Après avoir nettoyé sa plume et l'avoir enfermée dans une boîte en laiton, il demeura un instant immobile et pensif. Son esprit, malgré lui, se reportait à des jours très lointains. Tout être humain, en entrant dans le phare, dérangeait l'atmosphère de quiétude où il se confinait et lui apportait des éléments de malaise. Pour s'en débarrasser, le gardien devait attendre l'heure du crépuscule, quand la brise de mer met sur la moindre meurtrissure sa poussière d'eau salée.

Soudain, Cortez dressa l'oreille. On appelait du dehors :

— Au diable ! bougonna-t-il.

Le phare n'avait jamais reçu deux visites d'affilée. Un tel excès dans ses rapports avec le reste du monde semblait exténuer son étrange gardien.

— Domingo ! ouvre-moi, cria une voix forte.

Cortez s'exécuta en grommelant.

— Bonjour, mon vieux !

Un individu de petite taille franchit le seuil.

— Pas possible ? Est-ce bien toi, Pierre ? murmura Cortez interdit.

— Allons, embrasse-moi, dit le visiteur. Sept ans qu'on ne s'était point vus, hein ?

Ils se donnèrent l'accolade à la mode d'Espagne, avec des tapes dans le dos. Puis, la main dans la main, ils se dévisagèrent longuement, en silence. Quoi de plus émouvant que cette confrontation muette de deux hommes, séparés par de larges crevasses de temps, qui se demandent anxieux si l'amitié a survécu à la jeunesse...

— Sept ans, en effet... balbutia Cortez. Cela compte, sais-tu, Pierre ?

C'est tout ce qu'il trouvait à dire. Son regard détaillait avidement Pierre Beltra, son ami d'enfance, comme s'il eût pu trouver en lui quelque trésor invisible dont il était devenu le dépositaire.

Beltra avait conservé sa sveltesse et une certaine élégance. Son visage brun, tout rasé, avec de bonnes joues pleines qui rebondissaient au moindre sourire, se

creusait de fossettes. Petits yeux fureteurs, inquiets, nez régulier, flaireur, lèvres grasses, gourmandes, bref un harmonieux ensemble d'intelligence et de sensualité. A le voir là aux côtés de Cortez, on lui aurait donné dix ans de moins que son ami. Mais de cela Cortez ne s'aperçut point. On ne se compare jamais à ceux qu'on aime.

Pierre Beltra approchait de la cinquantaine, mais en catimini, comme tout homme du monde. Officier de marine, il avait fait sa carrière, prétendait-on, dans les salons et les boudoirs comme attaché naval auprès de certaines légations de son pays à l'étranger. On le disait enfant gâté des ministres et, parfois, de leurs femmes. Il avait pu obliger ainsi d'anciens camarades moins chanceux ou moins bien partagés. Cortez, entre autres.

— Et moi qui te croyais aux Etats-Unis? s'exclama le gardien de phare.

— Mais j'en reviens.

La voix de Beltra était claire, son geste plein d'aisance.

— Tout droit?

— Presque. Arrêt de quinze jours à Santiago. Bonjour aux neveux et hop!

— Mais d'où viens-tu maintenant?

— De Coronel. Juste vingt-quatre heures, le temps de t'emmener.

Le phare se fût écroulé sur lui que, vraiment, Cortez n'en eût pas montré plus de stupeur.

— M'emmener? bredouilla-t-il.

— Parfaitement. Je viens t'offrir une occasion exceptionnelle de te remettre dans le train, de rentrer dans la vie, quoi!

Cortez referma son visage. On le sentait cramponné à une idée fixe. Sa main esquissa un vague geste. Beltra renchérit :

— Je suis chargé de faire respecter la neutralité dans les mers du sud, à cause des présentes complications internationales... Tu m'y aideras. Durée? Cela dépendra des événements et de la saison...

— ...

— Le torpilleur *Lynch* attend à Puerto Montt. On patrouillera. Limite extrême : le canal de Beagle.

Cortez demeura impénétrable. La joie de revoir son ami avait complètement disparu.

— Eh bien, te voilà au courant de tout. Ça te chante?

— Quoi donc? demanda Cortez perdu dans ses pensées.

— Mais d'aller bourlinguer dans les canaux.

— Non, Pierre. Merci. Je préfère rester ici, à la pointe du Lavapié.

— Voyons, voyons, tu dis des sottises.

— Je m'y suis tellement habitué que...

— Gardien de phare... Tu n'as donc plus d'autre ambition?

Cortez baissa la tête.

— On t'avait mis au radoub, poursuivit Beltra, mais non pas pour t'y faire moisir indéfiniment. Ce fut une façon discrète de donner à ton malheur le temps de...

Cortez l'arrêta du geste, comme si Beltra eût atteint une blessure.

— Pierre, je t'en prie.

— ...Mais de là à finir dans un emploi subalterne... non !... non !... Un homme de ta condition, de ta culture...

— Déchu !

— Non. Seules les déchéances physiques sont définitives.

— Assez ! assez ! Pierre. Il ne faut point parler d'un homme qui n'existe plus — devant lui !

Beltra haussa les épaules. Il ne comprenait pas que son ami eût pu devenir un pareil hérisson. Ce qu'il disait était tellement absurde.

Il se leva, arpenta la pièce pour se donner le temps de réfléchir, puis il revint

vers l'entêté. D'une voix douce, comme s'il s'adressait à un enfant ou à un malade qui refuse son médicament, il insista :

— Mon pauvre vieux, je ne désire que ton bien. Quel intérêt aurais-je à venir te tourmenter ici? Refais-toi une existence normale. La vie te garde certainement de beaux jours encore. Si... si... de beaux jours... Pourquoi pas?

— Parce que je n'en veux plus de ces beaux jours.

— Veux-tu te taire !

— Ne te fâche pas. J'avais d'ailleurs prévu ton irritation.

— Eh bien?

Cortez ne répondit pas tout de suite. Il ordonnait ses idées, cherchait ses mots. C'était peut-être un sujet devant lequel il devait éprouver un certain embarras. Il commença gauchement, comme il put.

— ...Ah ! mon vieux, quel sale moment que le retour à la vie normale après des mois et des mois vécus en prison dans le désespoir et l'attente d'une solution incertaine et tardive ! Il me fallut subir, fourré jusqu'au cou dans une peau d'airain, les curiosités qui insultent, les pitiés qui humilient et, surtout, ce dédain protecteur, sorte de cordon sanitaire que chacun tend autour de soi. Eh bien, Pierre, dans l'affreuse crise, ce phare a été mon refuge. Après ce procès auquel je n'aurais pas dû survivre, mon âme avait besoin de déposer sa souffrance ; il fallait aussi alléger ma mémoire. Le vent du large pouvait seul s'en charger. Maintenant, c'est chose faite. Le phare est solide. Il en impose aux éléments. On y est à l'abri de tout.

Au geste incrédule de Beltra, Cortez opposa une affirmation sèche :

— Oui, de tout !

Après un temps, il ajouta, comme se parlant à lui-même :

— Je suis peut-être heureux.

— Tu ne vas donc jamais en ville? Arauco? Coronel? Lota?

— Jamais !

— Je te comprends de moins en moins.

— Personne ne me gêne, je ne gêne personne.

Son œil eut un éclair et, avec un soupir de soulagement, il ajouta :

— Je n'ai plus de haines et, Dieu merci, plus d'amours !

Beltra le contemplait ahuri.

— Tu sembles tirer une sorte d'orgueil de ce rôle d'allumeur de phare. Ton action est pourtant peu de chose. Seul le phare est utile.

— Oui, à plus d'un titre. Il fait l'aumône, comme les rois, à la multitude. D'ailleurs, avec indifférence. Il brûle, il éclaire sans se soucier du reste. Voilà le devoir pur, sans parti pris.

Il fit une pause comme pour bien détacher sa pensée.

— Le devoir, Pierre, c'est notre destin en activité.

— Mon vieux Domingo, dois-je te plaindre ou t'admirer?

— Ni l'un ni l'autre.

— Ermite? Je trouve ta cellule sinistre.

— Pas moi !

— Et cette solitude... Et cette tour, ce cercueil vertical...

— Mon cercueil, oui.

— Mais, sacré nom d'un chien ! tonna Beltra, je ne te reconnais plus !

— Comme j'ai plaisir à t'entendre parler ainsi ! Je serai donc parvenu, après sept années de lutte, à me défaire de moi-même !

— Mais d'où tires-tu un pareil détachement?

— De ce paysage. C'est mon compagnon, mon ami. Je veille sur son bonheur.

— Comment un paysage peut-il être heureux?

— En contribuant à l'universelle harmonie.

Beltra eut un éclat de rire.

— ... Et mon phare, crois-moi, joue là-dedans son petit rôle, affirma Cortez

avec force. Au milieu de la nuit, lorsque l'immensité grondante semble faire croire que le monde est retourné au chaos, il est le guetteur patient qui attend la relève du soleil.

— Allons, tu n'es qu'un poète. Je retrouve en toi l'adolescent que tu fus, ardent, un peu idéaliste, toujours emballé... J'apprécie beaucoup cette relève du soleil, mais à quoi cela te mène-t-il? Quel profit matériel en retires-tu?...

Et son regard circulaire embrassait le logis misérable, les sièges bancroches...

Cortez ne répondit pas.

— Mon cher Domingo, reprit Beltra, il serait insensé, je te le répète, de rester ici. Un poste plus confortable t'attend ailleurs.

— Mon âme ne serait plus libre.

— Pauvre ami !

— J'ai tout supprimé, hors mon âme.

— Un moine?

— Peut-être y a-t-il, en effet, quelque chose de religieux dans le culte d'une flamme au sommet d'une tour, la nuit...

Beltra eut un sourire indéfinissable. Sachant Cortez pointilleux, il mettait quelque soin à déguiser ses manies autoritaires et ses sarcasmes sous une rondeur cordiale.

— Je crains que tu ne souffres de ton illusion. Il y a dans tes actes et dans tes paroles — je viens de le sentir — quelque chose d'absolu et de péremptoire ; il t'a malheureusement manqué le contrôle de l'amitié.

— Dieu merci !

— Ces mers australes surtout — que de fois ne l'ai-je pas entendu dire à des camarades? — ont quelque chose de rude et d'amer qui ébranle les nerfs les plus solides... Voyons, raisonnons un peu, Domingo... La solitude, telle que tu la souhaites, n'est compatible qu'avec des phénomènes anormaux et, je veux le croire, passagers. On ne peut contrarier la nature. Qu'il le veuille ou non, l'homme est un animal sociable ; il y a en lui une logique inconsciente qui finit par imposer sa loi. Ainsi toi, par exemple...

— Encore moi?

— Tu t'imposes des contraintes. Si ! Pourquoi le nies-tu?... Il est un besoin plus nécessaire que le boire et le manger parce qu'il est à la fois physique et moral : celui qu'éprouve tout être de se confier à un autre être plus faible que lui.

— Je ne te comprends pas très bien.

— Une femme... Sinon son contact, du moins sa présence.

Cortez eut un sourire douloureux.

— La femme ! Quand il m'arrive d'y penser, je lui sais gré de son absence.

Beltra ne se tint pas encore pour battu. Il parla longtemps encore du plaisir, selon lui incomparable, de donner et de recevoir tour à tour ; il rappela presque avec lyrisme ces aimables échanges. Cortez, lui, repoussait ces propos d'une boutade, d'un geste, d'un silence. La conversation prenait un tour irritant et heurté. Il avait suffi d'un mot maladroit pour aigrir toute allégresse et pour freiner tout élan. Ces deux hommes qui s'étaient si longtemps aimés dans la sentimentalité négative de l'absence devenaient au contact l'un de l'autre deux adversaires, deux inconnus. Quel traître que le temps !...

Cortez fit un nouvel effort pour aiguiller la conversation vers un sujet banal qui les aurait mis d'accord. Il ne trouva rien à dire qui n'eût un lien, même indirect, avec le sujet périlleux. L'obstacle l'attirait malgré lui.

Il s'empara machinalement de la bouteille de whisky.

— Puis-je t'offrir du whisky ?

— Je ne dis pas non.

— Cet alcool a un goût qui doit forcément s'accorder avec tes propos. Je le

prends comme un vulnérable spirituel, fit Cortez gauchement en remplissant les verres.

Beltra prit le sien, l'éleva à la hauteur des yeux et contempla un instant la mer au travers du cristal doré. Il reporta ensuite son regard sur Cortez comme s'il voulût opposer à son âme anxieuse enclose sous un front d'airain cette liqueur forte qui scintillait dans une coupe fragile. Il hocha longuement la tête, puis, d'une voix éclatante, s'écria :

— Eh bien, soit, à ta santé, héros !

Cortez fronça les sourcils. Son visage s'était rembruni soudain comme si la lumière du jour eût baissé. Un héros ! Beltra venait de renverser la valeur du mot par son ironie. On n'atteint jamais l'héroïsme d'un seul coup ; l'héroïsme est une longue route...

Beltra avait déjà vidé son verre. Cortez but comme à contre-cœur.

Ils ne parlèrent plus. Beltra regardait son ami muré dans une sorte de bouderie somnolente. Il se prit à évoquer, en suivant les volutes de sa cigarette, un adolescent robuste, aimé des filles. Le beau temps de leur jeunesse...

Il ne put pas ne pas faire une réflexion à haute voix.

— Se complaire à une pareille aridité...

Cortez murmura avec effort :

— Tu m'en veux ?

Mais l'autre suivait sa pensée.

— Ainsi, aujourd'hui à Coronel, hasard incroyable, inouï...

Il vit le regard dur dont Cortez le perçait et se troubla.

— Non, soupira-t-il, à quoi bon t'ennuyer davantage ?

— Je ne te défends pas de me faire des confidences. Parle si cela te soulage.

As-tu rencontré une femme ?

Beltra acquiesça de la tête.

— Belle ? interrogea Cortez.

— Très...

— Qu'en sais-tu ?

— Parbleu ! Des yeux divins... Des mains parfaites. Des...

Un rire sardonique acheva la phrase.

— Ça va !... ça va !... gronda Beltra en cherchant dans son verre une dernière goutte de whisky.

Puis, changeant de ton :

— Eh bien, mon vieux, il te faudra prendre dès demain tes dispositions pour...

— N'insiste pas, je t'en prie.

— Tu sais bien que tu ne peux rien me refuser.

Le ton aigre qui accompagna ces mots blessa Cortez dans l'âme. Néanmoins, il n'en laissa rien paraître.

— Tu me demandes l'impossible.

Beltra faillit s'emporter. Il s'était habitué à considérer Cortez comme restant sous sa tutelle depuis que le malheur l'avait socialement diminué. Il marcha vers lui :

— Que tu le veuilles ou non, dans quinze jours, hop, largue l'amarre !...

— Des menaces, Pierre ?

— Non, un amical préavis. Il n'est que temps d'apporter un remède à je ne sais quelle étrange intoxication... Nous ferons ton bonheur malgré toi. Tu nous en sauras gré un jour.

— De quel droit ?

— Du droit que nous avons acquis en te sauvant...

Cortez eut une clameur sourde.

— Pierre !

— ...de la justice... Et les médecins qui te déclarèrent irresponsable ? Nous y fûmes pour quelque chose, je pense... En retour, tu as contracté envers nous une dette que tu n'as pu oublier.

Cortez demeura un instant comme frappé de stupeur. Puis, avec un grand calme :

— Il est vrai que je suis votre obligé, murmura-t-il. Mais la gratitude ne doit pas être un boulet que l'on rive aux chevilles... Vous vous obstinez à vouloir me secourir sans songer que vous courez le risque de m'étouffer sous votre protection. Je ne suis plus l'être faible et désemparé sur lequel vous vous apitoyiez avec délices. Je possède maintenant une force nouvelle, inconnue... Votre lot de bonheur stable n'est pas une supériorité... Laissez-moi la chance de ma solitude. Votre charité est excessive ; je puis me rebeller contre elle... Epargnez-moi cette apparente déloyauté.

Il parlait vite, jetant ses phrases l'une après l'autre, par petits paquets, non comme des arguments, mais comme des prières. Beltra l'écoutait avec impatience. Là où le malheur a passé, il demeure des gouffres souvent infranchissables. On tâche de se parler d'un bord à l'autre, mais on se comprend mal et, parfois même, plus du tout...

— Pendant que des passions vous agiteront longtemps encore, je m'isolerais dans une âpre activité : l'ordre.

— Te pousserait-on vers le désordre, cria Beltra, en te demandant de redevenir un homme normal, utile?...

— Ne suis-je pas cet homme ici?

— Il faut l'être partout. Service commandé.

— Je refuse.

Beltra eut un geste de colère.

— Tu n'es qu'orgueil.

Cortez fit un pas en avant, le regard braqué comme une lanterne sourde sous la forte arcade sourcilière. Mais il se ressaisit.

— Rompons les chiens, Pierre, je t'en prie. Cela tourne mal.

— On est entre hommes. Nous ne pouvons pas nous séparer sur une équivoque.

— Dans ce cas, séparons-nous tout de suite. Je peux ne plus être maître de moi sous le choc des mots. Séparons-nous, Pierre. Ton affection a beaucoup gagné en franchise et, partant, en rudesse.

— Tu me chasses?

— Non, je veux t'épargner l'amertume qui me revient et qui pourrait s'exprimer en paroles injustes.

— Et moi je veux te soustraire à toi-même...

— Tu arrives trop tard. J'ai assez bien réussi à me supprimer par mes propres moyens.

Il supplia :

— Pierre, la soirée se gâte, il n'est que temps de rentrer...

Beltra eut un sourire glacial.

— Soit.

Et, sans même serrer la main de son ami, il gagna rapidement le portillon, disparut.

Cortez n'avait pas fait un geste de rappel. La présence de cet homme lui était devenue intolérable. Mais, quand il ne fut plus là, un sentiment complexe fait de colère, de dédain et de regret noya son cœur ; le regret fut plus fort que tout. Cortez se demanda : « N'ai-je pas été maladroit et brutal? » Un réflexe impérieux le fit se lever et franchir la passerelle. Quelle force le poussa à s'engager ainsi dans le sentier que Beltra avait dû prendre? Voulait-il le rejoindre? Cet ami d'enfance emportait-il avec lui quelque chose de précieux qui leur était commun?... Fallait-il suivre ses pas pour retrouver un chemin depuis longtemps perdu?... Le bruit d'une motocyclette s'éteignit dans l'éloignement. Cortez revint à sa solitude. Il ressentait une grande tristesse.

Son regard, errant autour de lui, sembla battre un silencieux rappel. Et le

paysage d'accourir comme pour une confiance. Terres mornes piquetées d'arbres, cordillères lointaines à peine ébauchées dans le soir, charbonnages invisibles dont les galeries sous-marines semblaient obscurcir le bleu de la mer. Au fond de la baie dominée par le couchant, des ports, des villages, des mines soumis à la discipline de l'effort.

A l'est, la couleur du ciel devenait inquiétante.

Cortez éprouva le besoin de s'attarder un peu au grand air. Il s'assit sur une roche. Les coudes aux genoux, les deux mains nouées, le torse penché, il regarda longtemps le sol parsemé de goémons tandis que des pensées étranges assaillaient son esprit.

Tout à coup, il ressentit comme un malaise. Ses mains semblaient avoir grossi démesurément. Il dut relever la tête pour n'être pas entraîné par le poids de cet énorme étai de chair. Etonné, il fixa ses paumes musclées au large empan. Mains de tâcheron, de justicier, tiquetées de brun sous un fouillis de poils ; mains autonomes, volontaires, aux doigts boudinés, aux ongles plats qui, même au repos, gardaient quelque chose de crispé rappelant la griffe ancestrale.

« A qui appartiennent-elles ? » semblait-il se demander avec effroi.

Dans cette sorte d'espace libre qui baigne en une atmosphère d'aquarium et qui s'élargit et s'illumine selon l'acuité de notre conscience, Cortez vit surgir alors, légère et blême, une femme aux longs cheveux dorés. Maria... Il l'avait épousée parce qu'elle était belle. Trois années calmes. Bonheur sans mélange, étale, inconscient comme une flaque de pluie où se mire le ciel bleu...

Un jour, un nuage passa sur cette félicité stagnante. Pour un rien, la première morsure du soupçon...

Cortez se prit la tête entre les mains. Un implacable démon, après sept ans d'accalmie, revenait harceler sa mémoire. Il revécut en esprit ces journées et ces nuits atroces où il épiait, autour de son foyer menacé, les allées et venues du malheur.

La jalousie confère à tout être tourmenté des qualités étonnantes d'intelligence et d'astuce. Que de fois à la lueur d'un regard n'aperçoit-on pas une pensée coupable qui passe sa contrebande ? Un mot imprudent permet de reconstituer un colloque, de débusquer une idée ; l'emploi d'une journée se trahit dans la couleur d'une robe. Ah ! flairer la supercherie, suivre comme une belette le mensonge à la piste et, sur une dentelle chiffonnée, découvrir au premier coup d'œil la trace du désir impatient !... Cortez n'eut plus de répit. Que d'heures passées à se poser des problèmes dont il trouvait la solution cruelle en fumant distraitement un cigare dont la fumée semblait celle de ses propres illusions !...

Cela n'alla point sans de rudes combats intérieurs. Maintes fois, une rage subite lui avait fait serrer les poings ; des bouffées de sang empourpraient son front aux tempes creuses et sa vue se troublait.

Maria était svelte et blonde, rouée et sensuelle. Elle multipliait ses câlineries pour se créer des alibis de tendresse. Cortez observait tout et rendait les baisers. Ainsi croyait-il s'immuniser en absorbant des doses quotidiennes de poison... Le silence était sa fierté et l'apparente sérénité sa sauvegarde. Après avoir été le policier, il était devenu le juge d'instruction, imperturbable et retors, de sa propre misère.

Gorgé de certitude, un soir, il résolut d'en finir. Maria, après une absence de plusieurs heures, venait de rentrer, élégante, dissimulée dans ses fourrures, avec, sur toute sa personne, cette odeur d'amour dont reste imprégnée une femme qui vient de quitter son amant... Qu'advint-il alors ? Cortez avait beau se torturer la mémoire. Il ne se rappelait rien. Un grand trou noir où il avait dû sombrer... Plus tard, il s'était retrouvé, stupéfait, devant des juges pour s'entendre accuser d'avoir commis un crime.

Les battements du ressac scandaient l'afflux pénible de tous ces souvenirs. Cortez poussa une sorte de grognement sourd. Pour la première fois depuis cette soirée effroyable, il osait considérer son acte.

II

Le *Glasgow* avait rallié Coronel le 31 octobre à 7 heures du soir. A peine fut-il signalé qu'un télégramme apprit sa présence aux agents allemands de Valparaiso. Un ancien navire auxiliaire récemment réfugié dans le port, le *Gottingen*, dont les appareils de T. S. F. n'avaient pas encore été scellés par les autorités chiliennes, retransmit aussitôt cette nouvelle. L'amiral von Spee, qui se trouvait au large en train de charbonner, en prit connaissance dans le courant de la nuit, juste à temps pour que son escadre mît le cap sur Coronel. Il comptait surprendre le *Glasgow* dans les environs de ce port où, d'après les règlements, il ne pouvait demeurer plus de vingt-quatre heures. Une proie certaine.

Nous avons vu le croiseur anglais franchir les passes sous l'œil indifférent de Cortez insensible aux déclamations de l'Irlandais. Il a fait sa jonction avec le paquebot armé *Otranto*. Ces deux navires échapperont-ils au formidable vautrait qui avance vers eux? S'ils se dirigent vers le sud, ils sont sauvés, s'ils cinglent vers le nord, le *Scharnhorst* et le *Gneisenau*, armés de huit pièces de 21, sans compter la petite artillerie, les débusqueront bien vite et n'en feront qu'une bouchée.

Mais l'Allemand saura-t-il l'heure à laquelle les bateaux anglais ont quitté les abords de Coronel? Pas de postes de T. S. F. dans le petit port chilien susceptibles d'être utilisés. Von Spee sera donc réduit à battre la côte à l'aveuglette, toute son escadre déployée en râteau.

Juste à la même heure et attiré par la présence dans le nord d'un petit croiseur — le *Leipzig*, croit-il — qu'il pourra couler en un tournemain, l'amiral Cradock, qui a donné rendez-vous au *Glasgow* devant Coronel, accourt en toute hâte...

* *

Cortez arrive, ramasse un bout de filin oublié par O'Guigg et referme le portillon derrière lui. Sa démarche est lourde ; le fardeau de son passé pèse infiniment ce soir sur ses épaules.

Le jour baisse. Là-bas, un petit pétrolier, qui se hâte vers le port avant la nuit, traîne à la remorque un pan de mer nacré et rose dont il rehaussera tout à l'heure les flancs noircis de quelque appontement où il ira s'amarrer.

Bientôt 7 heures. Le soleil descend peu à peu à l'horizon. On croirait entendre son grondement de fer rouge brusquement trempé dans l'eau froide, à tel point que Cortez tend l'oreille. Il sourit à demi. Une illusion de l'ouïe, sans doute... L'astre s'éteint de plus en plus. Les lames, non encore libérées de son emprise, se cabrent, toutes rosâtres, sous le fouet du vent. Du côté de l'est, le ciel se bouche ; un orage a dû éclater très loin sur la campagne... Les bruits inquiétants que Cortez perçoit de nouveau ne peuvent être que les roulements assourdis du tonnerre...

L'heure est proche où il devra allumer le phare. S'il paresse encore un peu, c'est que Beltra lui a mis du plomb dans l'âme et que le printemps allonge déjà les journées. Pour se remonter, il boit coup sur coup deux bonnes gorgées de whisky et, d'un geste lent, prépare son falot.

— Allons ! oust ! fainéant, gronde-t-il pour se remettre à la tâche et au devoir. Mais il n'est pas seul à entendre sa voix.

...Retenant son souffle, plaquée contre la paroi, ombre qui se fond dans l'ombre, une femme est là. Elle regarde Cortez gravir l'escalier qui mène au sommet du phare. Elle écoute son pas. Les lourdes semelles raclent les échelons de fer, puis le bruit s'amortit dans le crépuscule. Elle sort de derrière le poêle, jette un coup d'œil autour d'elle et avise sur la table le livre de bord, sur lequel elle braque une lampe de poche. A peine aperçoit-on un sourire sur ses lèvres que la lampe s'éteint. Cette femme a la pudeur de ses moindres émotions.

Elle regagne ensuite sa cachette sur la pointe des pieds. Son cœur bat à grands coups et ses mains se crispent sur le sac qu'elle étire contre sa poitrine. Une crainte nerveuse la tenaille. Que sait-elle de Cortez pour s'alarmer ainsi? Est-ce son aspect sévère, ses épaules épaisses, ses grosses mains? Son front, rehaussé par la clarté du soir, était beau tout à l'heure. Mais l'a-t-elle aperçu? Elle ne connaît rien, d'ailleurs, de cet homme. S'introduire ainsi à la tombée du jour, subrepticement, dans un phare n'est pas une action commune. Il y a quelque chose, en effet, d'absolu et d'arrêté dans l'attitude de cette femme. Sa témérité est moins de l'imprudence que de l'audace.

On lui avait dit : « Il faut que le *Glasgow* soit cueilli par l'escadre à sa sortie du port de Coronel. » Avant même que le croiseur n'appareillât, elle s'était empressée de gagner par des moyens de fortune la pointe du Lavapié, d'où elle avait vu le navire passer et faire sa jonction avec l'*Otranto* à la hauteur de l'île Santa Maria. Tapiée entre deux roches, elle se dit tout à coup : « L'amiral va manquer son but. Il peut être encore loin. Va-t-il agir avec assez de promptitude? Par un signal qui sera bien compris, il faut aider sa manœuvre pour que le *Glasgow* soit plus facilement rejoint. »

Tina Brown a mis à profit la courte absence du gardien pour franchir en deux bonds la passerelle, et la voilà dans la place. Qu'y va-t-elle faire au juste? Son plan s'est estompé quelque peu. Bah ! elle n'en a cure.

Elle était arrivée à Coronel la veille. Un agent l'avait conduite à bord du *Ramsès* qui, bourré de charbon jusqu'au tillac, s'appropriait à rallier l'escadre de von Spee dans la baie de Port Low. C'est de là qu'elle put suivre à la lorgnette les allées et venues de maints canots suspects autour du croiseur britannique.

Maintenant, dans cette salle basse où l'ombre s'insinue comme pour lui ménager une retraite plus sûre, Tina songe :

« Il faut que le *Glasgow* soit coulé ce soir même. »

Elle a passé de longues années dans la région désolée de Tarapaca où s'élabore le nitrate. Son père y dirigeait une *officina* tandis qu'elle, en compagnie d'aventuriers, faisait des chevauchées ardues à travers le désert d'Atacama en quête de gisements d'argent ou de borax. Depuis elle a couru le monde...

Von Eckert, le ministre d'Allemagne, petit homme grisonnant et courtois, avait écouté ses projets avec un certain scepticisme en la fixant de ses yeux sautillants au travers d'un binocle d'universitaire. C'est que Tina Brown était connue sur toute la côte du Pacifique, d'Iquique à Punta Arenas, autant par sa beauté que par ses extravagances.

Pour l'instant, elle savoure l'exaltation que donnent communément les folles entreprises. Le danger a toujours été pour elle un excitant incomparable ; parce qu'elle est belle et audacieuse, cette femme ose prétendre changer le cours des destins.

Son esprit, bandé comme un arc, vibre au point qu'elle en ressent une douleur aux tempes. Sa volonté se ramasse, borne que va heurter un lourd chariot. Cortez est encore là-haut ; il officie.

Tina sort son miroir, mais s'y aperçoit à peine, tant la nuit est proche. Elle prépare ses philtres, aiguise ses griffes. Quelle confiance en ses moyens ! Bah ! les hommes, elle le sait, cela se mène au sourire. Ils sont tous pétris de la même argile baignée d'une eau de marécage. Sensuels, sots, cupides, cruels, ils ne lui ont jamais

offert comme ce soir une meilleure occasion de tirer de leur faiblesse la force dont elle a besoin.

Elle tend l'oreille. La mer gronde, râle, soupire ; une sombre symphonie s'est élevée. Elle annonce la nuit et suggère à la fois mille idées bizarres. Elle les agite, les entre-choque, les fait vibrer comme un faisceau de chanterelles pour porter au paroxysme dans l'esprit de cette femme la volupté du risque qu'aucune autre musique ne saurait mieux stimuler.

Accotée à la muraille, elle avise, à hauteur d'appui, des livres sur une étagère dont elle peut à peine lire les titres : *Zaratoustra... la Guerre et la Paix... l'Idiot... Jacques Vingtras...*

Soudain elle tressaille. Cortez a bougé. Elle entend clairement le bruit traînant de ses pas. Il doit surveiller l'horizon, où des coulées d'un soufre orangé se dissolvent peu à peu. Il descendra bientôt. A cette seule idée, Tina sent que son cœur se serre. Pincement ineffable dont seuls les audacieux connaissent la délicieuse angoisse. Pour cette minute-là, où un corps humain se ramasse et sent le péril comme le fauve sent le chasseur, que d'êtres voués à la placidité bourgeoise ne donneraient-ils pas la moitié de leurs jours ! Tina s'en enivre. Sa gorge brûle. Il y a du sable dans ses yeux. Quel fameux alcool que cette attente !

Une vague rumeur emplît maintenant la tour. Tina ferme à demi les paupières. Elle renforce son ouïe de tous ses autres sens pour l'instant inutiles.

On entend une sorte de grincement suivi d'un long bruit métallique. Un instant après, la croisée se transfigure. On dirait que la nuit a été escamotée par un magicien facétieux et que sans sa pénible transition l'aube fait suite au crépuscule. Aube précoce, d'un bleu laiteux, qu'éclaire un monde de féerie au delà duquel rien n'existe. Un grand cœur s'est mis à battre d'un battement régulier. Le phare tourne, tourne en donnant au moindre recoin du paysage sa petite part de clarté et d'amour. Un rythme a été établi. Le rêve de toutes les nuits recommence...

*
* *

Cortez descend les dernières marches de l'escalier. Son regard perçant a tout de suite repéré cette forme mince et noire qui se découpe comme à dessein sur la clarté de la fenêtre. Il n'est ni poltron ni superstitieux. L'étonnement cependant le fige et il demeure un instant la main sur la rampe. Aucun geste. Il fronce à peine les sourcils. Il observe. A-t-il la berlue ? Est-ce l'éclat trop puissant du phare qui lui a brouillé ainsi le regard ? Il fait un pas, puis un autre. Plus de doute, il y a là un être humain dont il entend la respiration oppressée. Va-t-il marcher sur cet intrus ? Les apostrophes affluent à ses lèvres. Mais une voix très douce retentit.

— Gardien...

— Hein ?

Cortez a véritablement rugi.

— Etes-vous bien le gardien du phare ?

Il ne répond pas. Il avance vivement sa lanterne sur la table et allume deux bougies.

L'inconnue semble étouffer un cri. Cortez se retourne.

— Trois lumières, murmure-t-elle, y pensez-vous ?

Mais lui, durement :

— Que me voulez-vous ? Que faites-vous ici ? Par où êtes-vous entrée ? Quand ? ... Comment ? ...

— Peut-on visiter ?

— Visiter ? Quoi ?

Son menton volontaire pointe vers l'inconnue.

— Vous ne savez donc pas l'heure qu'il est ?

— Si, mais...

— Il fait presque nuit. J'ai mon phare à surveiller. D'ailleurs, il n'y a rien à voir...

— Je regrette...

L'attitude humble surprend Cortez.

— Que voulez-vous réellement?

— Je me demande si je dois vous le dire...

Elle s'est rapprochée de lui et relève son feutre. Son beau visage apparaît. Des traits un peu irréguliers réunis en faisceau par un effort de volonté. Regard intelligent, à l'affût, prêt à bondir. Narines pincées par l'impatience. Lèvres charnues que contracte une moue nerveuse. Un air de câlinerie et de séduction contenue.

Cortez la regarde longuement. Ses paupières clignent ; on dirait qu'une clarté trop vive vient de les frapper.

— Je peux, précise-t-il, vous indiquer le sentier pour atteindre la ville prochaine. Dépêchez-vous. Il est tard.

— Merci...

Cortez n'ajoute rien. Il continue de regarder cette femme avec une insistance qui semblerait à qui ne le connaîtrait pas du désespoir, un désespoir sans cris.

— Comme c'est calme ici, reprend-elle. Vous avez un sort enviable, gardien.

— Qu'en savez-vous, madame?

— Oh ! je suppose... Un phare, c'est une retraite et ce n'en est pas une, n'est-ce pas? La solitude dans le tumulte. Au lieu des passions humaines, celles des éléments. Je pensais à cela, tout à l'heure, en attendant votre arrivée.

Cortez hoche la tête, puis, avec effort, explique :

— En principe, madame, on ne visite pas. Les règlements sont formels. Dès que le feu est allumé, rien ne peut déranger le gardien.

— Je m'excuse... Si j'avais su cela, je ne serais jamais venue vous importuner ; mais les femmes, vous savez...

Cortez fronce les sourcils.

— ...Nous allons... sans réfléchir... surtout lorsqu'un sentiment s'en mêle...

— Un sentiment?...

Le ton de Cortez est glacé.

— Je ne comprends pas, madame... Je vous avertis que vous aurez de la peine à retrouver votre chemin quand sera venue la nuit.

— Mais il fait encore clair et j'ai une requête à vous présenter.

Elle a dit cela le plus naturellement du monde, avec son étrange sourire.

— Parlez !

Tina se rapproche davantage. Comme elle semble mince et fragile auprès de ce géant. D'un geste machinal, elle dénoue son écharpe, délivre son cou svelte, dégrafe son manteau. Elle prend ses aises pour avoir le temps de réfléchir, de préparer une réponse encore imprécise dans son esprit. Le premier obstacle... Va-t-elle le franchir ou le tourner?...

— Permettez-moi de m'asseoir un instant, dit-elle. J'ai longtemps erré sur le rivage.

Elle prend une chaise. Cortez, saisi par le parfum de cette femme, s'inquiète. Son regard, lourd, scrute ce visage fermé et le presse de questions silencieuses ; il furette un instant sur les lèvres dont le carmin exagéré lui déplaît, rôde autour des yeux comme s'il y cherchait la trace d'anciennes larmes, puis, brusquement, se fixe. Tina baisse les paupières. Et, vite, vite pour ne pas trahir son émoi, elle parle.

— Eh bien, voici... C'est puéril, je l'avoue. Mon mari doit passer au large, à peu près entre 7 heures et 7 heures et demie. Il va en Afrique par Magellan. C'est notre première séparation... Je lui ai promis de venir jusqu'ici lui faire un signal. Un dernier adieu, comprenez-vous? Il a trouvé cela téméraire, absurde. Mais je lui ai dit : « On ne refuse rien à une femme qui invoque des raisons d'amour ; car, enfin, qui n'a pas aimé dans sa vie? » N'est-ce pas, gardien?

Cortez ne bronche pas.

— Oh ! je sais, poursuit-elle, l'amour semble toujours ridicule quand c'est l'amour des autres. Mais...

Cortez a l'air de réfléchir. Une ride profonde creuse les commissures de ses lèvres. Son regard de feu a disparu. Aucune réaction violente en lui. Il ne fait plus le geste qui repousse. La visiteuse continue de parler, mais il ne l'entend pas. On croirait qu'il s'est évadé du phare à la suite de certaines idées impérieuses qui hantent son esprit.

La voix d'oiseau reprend :

— Personne n'en saura rien... Est-ce si difficile : éteindre et rallumer?

Cortez est devenu sourd.

— Il y a les règlements, me direz-vous...

Un peu intimidée, elle interrompt son babil, jette un long regard autour d'elle, comme si cet excès d'ombre l'embarrassait, puis elle insiste, câline :

— Les règlements, sans doute... Mais, n'est-ce pas, les règlements...

Elle a un petit rire. Ses paroles — elle en a peur — doivent sonner bien faux. Tant pis ! Elle reprend son murmure d'oiseau.

Cortez se défend mal. Les caprices de cette linotte l'amuseraient presque. Il en était de même, jadis, de Maria... Ne dirait-on pas que c'est elle qui revit là, sous les traits de cette anonyme? La même voix, la même douceur blonde, les mêmes lubies rouées... Cortez sent un nœud dans sa gorge. Après la visite de Beltra, il ne manquait plus que cela pour dérouter son âme.

Tina parle, parle sans arrêt. Il ne veut pas l'écouter encore, mais il ne fait rien pour ne pas l'entendre.

— Dites oui, je vous en supplie, gardien... dites oui...

La voix de Maria ! Tout à fait la voix de Maria, vraiment ! Les mâchoires du reclus se crispent ; ses lèvres remuent à peine. Un profond silence se creuse maintenant dans l'intervalle des paroles. Domingo Cortez y culbute le lourd fardeau de son passé.

Mais l'heure presse. Tina s'enhardit. Elle est maintenant là, tout près. Son immense regard implore. Il y a dans sa requête comme une caresse craintive.

— Que faut-il faire?... demande Cortez avec effort.

— Posez vos conditions.

L'homme ne répond pas, hoche la tête, puis, d'un pas incertain, se dirige vers l'escalier. La femme fait le geste de le suivre. Il l'arrête.

— Je vous en prie, dit-il avec douceur. L'accès de la tour est interdit au public.

A demi engagée dans le tire-bouchon de l'escalier, elle a le temps de lui crier encore :

— Immobilisez la flamme pendant cinq minutes, direction nord-nord-ouest, puis éteignez pendant cinq autres...

La voix ensorceleuse, qu'il croyait à jamais tue, parvint-elle jusqu'aux oreilles de Cortez?

« Voici sa dernière lubie, songe-t-il tandis qu'il approche du faite. Même morte, elle se sert d'autres yeux et d'autres lèvres pour mettre à profit mes faiblesses... Mais qu'est-ce que tout cela au regard de la vie dont je l'ai dépouillée... Maria, pardonne-moi... Je ne peux plus t'offrir qu'un amour usé par la pitié, la colère et la solitude. »

Tina ne quitte pas des yeux son bracelet-montre. Par la croisée, on voit encore une barre rougeâtre qui ferme l'horizon.

Cortez appelle de là-haut. Il a dû oublier ce qu'on lui demandait exactement de faire.

— Immobilisez la flamme !... crie-t-elle.

Des bruits de leviers résonnent dans la tour maintenant. Le cœur de Tina

bat à grands coups. Sa joie est d'autant plus violente que rien ne faisait prévoir un succès aussi prompt.

Tout à coup, elle sent un souffle chaud. Qu'est-ce donc? Cortez. Il est redescendu sans qu'elle s'en aperçoive.

— Ecoutez, dit-il.

Sa voix est haletante.

— Je n'entends rien.

— Ce grondement...

Elle se tait ; dans chacun de ses yeux un diamant s'allume.

— L'orage? demande-t-elle.

Cortez ne répond pas. Après un temps assez long, pendant lequel le ressac semble vouloir l'induire en erreur, il murmure :

— Le canon !...

— Il ne tire pas sur nous.

Cortez tressaille. Cette voix calme aux intonations sardoniques, il ne l'entend plus. « Les prévisions d'O'Guigg sont en train de se réaliser, se dit-il, mais la rencontre tourne-t-elle comme il le voulait? » A mesure qu'il réfléchit et redevient lucide, Cortez se reproche d'avoir cédé à un caprice dont le mystère a fait d'une ressemblance un envoûtement.

— Vous m'avez trompé, madame.

Tina détourne la tête. Des rougeurs mouchettent l'horizon comme des éclairs de chaleur. « Le *Glasgow* cueilli à sa sortie du port », se redit l'audacieuse. Elle triomphe. Mais, déjà, la main de Cortez, qui s'est posée sur elle, la ramène en arrière.

— Il est des choses qu'il nous faut tirer au clair.

— Soit.

— Vous n'êtes ni Anglaise, ni Allemande?

— J'appartiens à la nation de ceux que j'aime.

— Ou qui vous paient.

— Ah ! ah !

Tina rit. Oui, vraiment, elle rit pendant que le canon tonne.

— De l'argent? grogne Cortez. Et vous m'en réserviez une part, n'est-ce pas, de cet argent ?

— Comme de juste...

— Merci ! Ma sottise ne vaut pas cher.

— Je puis vous exprimer autrement ma reconnaissance.

Il s'étonne :

— Votre reconnaissance !...

Puis, malgré lui, avec douleur :

— Pourquoi m'avoir encore trompé?

Il sait bien que ce reproche ne s'adresse pas à la créature de chair qui est devant lui. Il y a d'autres oreilles qui, invisibles dans l'ombre, ont dû l'entendre.

Tina recule maintenant, car Cortez redresse sa haute taille et son visage prend une expression sinistre. Un rictus de carnassier relève un coin de sa bouche où une canine blanche apparaît. La sueur lui colle des mèches grisonnantes aux tempes. Son regard ne brille plus ; il cache son tranchant.

— Je veux connaître la vérité, toute la vérité.

Il marche vers elle :

— Entendez-vous?

Tina remue sa jolie tête aux boucles blondes et sourit par à-coups, sans parler. A bout de patience, il la saisit par un bras. Elle veut se dégager. La tenaille est impitoyable.

— Vous me faites mal.

— Parlez !

— Je n'ai rien à vous dire.

Il répète :

— L'argent?

— Non !

— Alors?...

Elle balbutie enfin :

— Quelqu'un...

Le canon rythme ce dialogue haché.

— Par amour, ça !

Toutes les mêmes, ces femelles !...

— Et où se trouve-t-il, cet homme ?

— Il se bat à cette heure. Officier sur le *Scharnhorst*, vaisseau amiral de l'escadre allemande d'Extrême-Orient.

— Votre mari ?

— ...

— Je comprends...

— Lâchez-moi, fait-elle avec effort, je vais tout vous dire puisque vous le voulez. Et puis, peut-être, cela n'aura plus bientôt aucune importance.

Il a braqué sur elle un regard froid et mâchonne le bout de sa moustache.

— Ne me jugez pas sur des apparences. Je ne fais pas de l'espionnage, dans le sens odieux que l'on donne à ce mot... Je connus cet homme à Changhaï il y a deux ans. Un Européen et une Sud-Américaine qui se rencontrent en Asie ont bien des chances de se comprendre. Admettez que nous nous soyons compris... Puis il a été brusquement rappelé à Tsing Tao, sa base navale. Je dus moi-même, pour d'autres raisons, quitter la Chine... Quelque temps après la déclaration de guerre, le capitaine d'un cargo me remit un billet de lui dans lequel il demandait d'entrer en rapport avec le ministre d'Allemagne à Santiago. Je ne pouvais pas me dérober... Et puis cela fleurait un peu l'aventure... Jouer un tout petit rôle dans un immense drame... Ah ! je sais bien que cet homme est condamné... Le devoir l'enchaîne à un vaisseau qui n'a pas où jeter l'ancre. Le moindre nuage lui est suspect, la moindre fumée peut cacher un piège. Ports hostiles, côtes incertaines semées d'embûches. Et, se rétrécissant de jour en jour, le filet d'un ennemi supérieur en nombre... Ainsi traqué, il navigue...

Tina a élevé peu à peu la voix. Une flamme étrange colore son visage.

— Les Anglais le guettent. Aucun salut possible. Il se peut qu'on coule, à cette heure, le *Glasgow*, mais... demain ?

Elle retient son souffle.

— Eh bien, j'ai juré de prolonger les jours de cet homme jusqu'à la limite de mes forces. Voilà pourquoi je me trouve ici.

— Vous ne l'aviez jamais revu cet homme depuis... Changhaï ?

Il a dit cela d'un air sournois, d'une voix calme. Il voudrait fouiller encore dans le cœur de cette inconnue, jauger sa capacité de mensonge.

— Non, affirme-t-elle, et elle semble ne pas mentir. Je ne l'ai jamais revu. Je tente de le sauver aujourd'hui sans espérer de le revoir demain ni jamais.

Cortez détourne les yeux. Va-t-il se laisser attendrir par des mots ?

Mais elle ajoute :

— Voilà pourquoi j'ai voulu l'aide de votre phare.

Du coup, le gardien sort de son rêve.

— Le phare ! gronde-t-il. Le phare... Vous ne saurez jamais ce que c'est, le phare...

Sa main, d'un geste rude, balaie l'ombre autour de lui.

Si ce n'était son immense orgueil, Cortez, ce soir, confierait son secret à cette inconnue qui a les traits et la voix de Maria. Il lui dirait : « J'ai aimé une femme pareille à vous. On me l'a prise. On l'a avilie... Il fallait sauver cette malheureuse de l'ignominie, même par la mort... Le phare le sait et, le sachant, il m'a accordé

la force de sa paix qui est devenue la paix de ma force... Près de son cœur, je sens battre encore mon vieux cœur inutile... »

Tina, anxieuse, regarde cette bouche qui remue comme si elle priait.

— ...Il est criminel de soumettre le phare à certaines besognes... Trop grand pour cela...

Sa voix est redevenue rèche. Son ton est solennel...

Là-haut, le phare continue sa mission, cherche, scrute, avertit.

Le canon s'est tu. Le *Glasgow* coulé, l'amiral von Spee doit faire route vers le sud pour passer dans l'Atlantique. Mais Cortez a pu se méprendre. Alors?...

Tina murmure :

— On n'entend plus rien.

Il ne répond pas. Le silence est ombre qui met en relief les paroles, les réticences.

— Comme je vous comprends!... reprend-elle avec effort.

Tina a soudain la prescience de cette âme :

— C'est votre inquiétude, n'est-ce pas, qui a choisi cette retraite?

La femme a surpris la détresse de l'homme. Elle qui croyait trouver un rustre... Cortez, s'il eût observé son regard, y aurait vu des signes de lassitude, un besoin indiscret de savoir, de s'apitoyer... Mais non, il profite de cette détente pour se ressaisir. La tête rejetée en arrière, les jambes écartées comme par un jour de grand vent il bombe le torse et attend... Mais qu'attend-il? Que cette femme s'en aille?... Un parfum est là, qui rôde. Cortez se défend à son tour, puisque ce grand calme est propice aux errements, aux faiblesses. Il sait que cette femme, qu'il a rudoyée, et qui l'a dupé, cherche déjà dans sa faiblesse d'homme un coin où se pelotonner... Un corps frêle, léger, félin... (A ta santé, héros !)

Cortez recule. Il ouvre la croisée à deux battants. Que les souffles du large chassent ces sortilèges et ces impostures!... Par bonheur, ils sont là pour lui prêter main-forte. Et, lorsque entrent ces gaillards au rude abord, c'est comme un coup en plein visage...

L'homme, rasséréiné, respire bruyamment. Tina n'a pas cillé. Depuis quelques minutes elle écoute.

Le vent, qui a tourné, rapporte en effet de nouveau la rumeur de la canonnade. Le combat, gêné tout à l'heure par la grosse mer, se rapproche, on dirait. Les détonations deviennent de plus en plus fortes. Le vacarme grandit.

Cortez prend sa longue-vue. Tina, d'un œil craintif, suit tous ses mouvements.

— Deux escadres sont aux prises, murmure-t-il pour lui. Aucun doute.

La bataille fait rage ; elle a réveillé en sursaut toutes les terres environnantes. Mille échos s'appellent, incohérents, mêlant leurs clameurs aux éclairs qui déchiquettent la nuit. Des oiseaux de mer tournoient en criillant et des bestioles effarées demandent au phare un providentiel refuge. Le vent, par à-coups, lance des paquets de mer à la volée. Les ténèbres tremblent...

Du haut des collines lointaines dressées de stupeur, le paysage familier se demande qu'elle a été sa faute pour qu'on le châtie de la sorte. La rage des hommes gagne le cœur des choses. Sont-ce les loups de mer? On croirait entendre des gémissements qu'une rafale enfle et multiplie. Tout est violence sur la terre et sur les eaux. Les éléments, comme les hommes, ont leurs nuits de cauchemar.

Cortez s'est tourné vers Tina. Il a un air redoutable. Des prunelles de braise enflamment ses orbites, d'habitude si mornes, et son menton dur ressemble à un gros caillou.

— Qu'avez-vous fait?

Tina ne l'entend plus. Rivée au spectacle, haletante, une sorte de frénésie s'est emparée d'elle et, à chaque nouveau coup, elle tressaille et sourit.

Cortez la regarde, les poings crispés. Ces étrangers qui s'entre-tuent lui sont indifférents. Mais pourquoi leur a-t-on fait jouer, à lui, Cortez, et à son phare, un rôle dans ce drame. Il y a des infamies qui se paient. Cette femme!... Il sent, à son



LE PHARE TOURNE, TOURNE EN DONNANT AU MOINDRE
RECOIN DU PAYSAGE SA PETITE PART DE CLARTÉ ET
D'AMOUR. (Page 19.)

tour, une griserie qui lui gagne le cerveau. Ses tempes brûlent. Une angoisse inconnue lui dessèche la gorge. Ses ongles peu à peu s'incrudent dans ses paumes.

Tina continue de sourire. Ce qui se passe au dehors lui semble, en son horreur, une féerie et la colère de cet homme ne la trouble point.

— Oh !... murmure-t-elle. Regardez !... mais regardez donc !...

Une clarté d'un rouge vif monte et s'épanouit comme un immense feu de Bengale ; ses reflets, tout d'abord écarlates, puis roses au fur et à mesure qu'ils s'éloignent, colorent un instant le flanc noir des nuées suspendues sur la mer.

Cortez se penche. Leurs deux têtes se touchent et ils respirent le même vent chargé de drame. Une rafale les rapproche davantage.

— C'est un navire qui brûle...

Et l'homme effleure la nuque de la femme. Ses yeux se ferment, il s'y attarde, car cette chair a l'arôme indéfinissable des bonheurs anciens : tout son passé ardent remonte vers lui du fond trouble des années et la nostalgie qui le torture se traduit soudain en fureur.

Il a saisi la créature obsédante et maudite, qui ploie dans l'étreinte tandis que sa chevelure croule sur ses épaules.

— Je sais qui vous êtes... Mais, autrefois, vous vous appeliez Maria et déjà vous mentiez par amour...

Tina n'essaie plus de comprendre. Elle a peur de ces lèvres sèches qui depuis si longtemps ont soif...

— Lâchez-moi ! Lâchez-moi ! Lâchez-m...

Elle hoquette de terreur. On dirait une libellule aux grandes ailes d'or broyées dans une main.

— Prenez tout ce que j'ai... 20.000... là... dans le sac... mais lâchez-moi !...

Elle aura beau crier et se débattre. Cortez n'entend rien. Il est le plus fort. Ce soir, les plus forts ont raison.

Soudain une explosion retentit. La dernière gerbe d'un soleil désagrégé éteint quelques étoiles, troue le ciel et s'y enfonce. Les nues viennent d'arracher leur proie à la mer.

— C'est fini, annonce Cortez d'un ton rauque... Voilà votre œuvre ! A nous deux !

Tina jette un faible cri. Les mains de l'homme l'ont saisie sous le menton. Elle chancelle, étouffe. Ses oreilles bourdonnent, sa vue se trouble, sa gorge se déchire. Dans un effort désespéré, elle s'arc-boute et se dérobe à cette étreinte mortelle. Sa tête s'enfonce, son cou se rétrécit, toute sa chair est prise d'une panique effroyable. Sa chevelure, révoltée, lui fait une sorte de mouvant rempart sur lequel l'étau de fer qui la tient glisse, impuissant.

— Brute ! crie-t-elle, vous voulez donc m'étrangler !

Il est des mots qui font des miracles. Cortez se sent brusquement vidé de son énergie, de sa colère, de sa haine. Une profonde ride se creuse, comme une fente, entre ses deux yeux. Les grosses mains tâtent encore le vide, puis retombent. Il doit s'accrocher aux chaises...

La femme, blême, n'en croit pas ses yeux. Quelle est la force providentielle qui vient, juste à temps, de la sauver ?

Cortez a le souffle court, il ahane presque ; ses larges épaules se tassent et les paquets de veines violettes, prêtes à éclater dans son col, se dégonflent ; son visage aux trois quarts détruit par l'ombre se tourne vers le mur.

On n'entend plus le canon. Entre deux gros nuages sombres accouplés comme deux bœufs, la lune glisse un soc étincelant dont elle laboure silencieusement la mer.

Tina s'est retranchée derrière la table ; ses cheveux la gênent, elle en fait vite une torsade. Du coin de l'œil elle mesure la distance qui la sépare du portillon... Sa peur est devenue consciente. Est-ce parce que le danger est passé qu'elle claque des dents ?...

Comme s'il eût compris, Cortez lève le bras et chasse l'inconnue.

Il devait être bien tard quand il s'aperçut qu'elle n'était plus là. Sortait-il d'un rêve affreux pour rentrer dans une réalité meilleure? D'un geste maladroit, il se frotta les yeux et enfonça ses pouces dans le creux de ses tempes.

Sur la table, la clarté du falot arrondissait sa petite nappe jaunâtre. Le vent avait dû souffler les bougies à moitié consumées.

Cortez fit un effort pour reprendre son calme et mettre un peu d'ordre dans son esprit. Il eût souhaité se dire surtout : « J'ai rêvé ! » Stade pénible, aux sables mouvants, où l'homme, pour ne plus sentir que sa raison se dérobe, demande au songe d'alléger ses pensées. Ce fut en vain. Son angoisse n'était pas près de finir. L'étrange bruit qui l'avait tiré de sa torpeur continuait à l'obséder. Mais était-ce bien un bruit puisqu'il ne troublait point le silence et que nulle oreille ne pouvait le percevoir? On aurait dit le battement étouffé du sang dans les veines. Cortez se remit aux écoutes. C'étaient les pas de la solitude qui retentissaient, pour la première fois, dans le vide de son cœur. Elle était là, tantôt en lui, tantôt hors de lui, avec des regrets et des souvenirs — tout un appareil de tortionnaire — plein les bras.

Le désespoir gagna son âme. Une lie à jamais oubliée était remontée à la surface à l'appel d'un canon lointain et d'un parfum de femme. Que de cendres et que de fiel ! Cortez se sentit amoindri, humilié. Il pensa au jovial et confiant O'Guigg. Puis à l'autre. Ah ! si Beltra eût été là, s'il avait pu voir, quelle revanche !

...Longtemps, Cortez fit à grands pas le tour de son logis, devenu tout à coup étroit comme une cage. L'air froid de la nuit qui entrait par la croisée demeurée ouverte lui glaça le front sans parvenir à chasser les pensées de fièvre. Il chercha des yeux autour de lui quelqu'un ou quelque chose. Il eut même le geste puéril de regarder sous la table. Rien... A peine la prescience d'une ombre qui se faufilait en silence comme un chat cauteleux, en ne laissant entre elle et l'obsédé que le vide nécessaire à l'angoisse.

Cortez s'accota à la muraille, marcheur fourbu qui revient de très loin.

Il avait besoin, ce captif, qu'on le délivrât. Le malheureux étouffait de son effroyable monologue intérieur. Mais, au remords qui maintenant l'envahissait, il manquait le geste qui apaise, la parole qui pardonne. Tout à coup il tomba en arrêt, haleta longuement, secoua le front comme si une guêpe le harcelait et s'élança au dehors en criant :

— Maria ! Maria ! Maria !

* * *

Il erra dans la nuit, remplissant l'air de ses appels. Nul écho ne lui vint en aide. S'était-il aventuré en pays inconnu? Ses yeux ne reconnaissaient ni le sentier, ni les terres avoisinantes. Il n'avait jamais remarqué ces roches aux contours hallucinants; ce chiendent qui lui blessait les mains, il ne l'avait jamais touché. Le vent même semblait le railler. Il leva les yeux pour que les astres le secourussent, mais sans cesse des nuages les dérobaient à sa vue. Très loin sur la mer, une flaque de lune s'amincissait comme une lentille de métal.

La rumeur des flots guida les pas de l'homme qui faillit tomber plusieurs fois avant d'atteindre une petite anse où il s'effondra sur les galets.

Là, des sons de voix lui parvinrent.

Perchés côte à côte sur une roche élevée, la tête enfoncée dans les épaules, l'œil prompt, deux nocturnes guettaient. Leur silhouette sinistre se découpait par instants sur un pan bleui du ciel. Ils parlaient. Cortez écouta.

— Je n'entends rien.

— Tu n'entends rien?

Ils étaient accourus au son du canon, qui avait stimulé en eux de secrets pen-

chants. Cortez les connaissait bien. Ils s'appelaient Ramon et Antonio. L'un était un ancien avocat dévoyé ; l'autre, disciple du premier, avait été choisi par lui sur les wharfs à cause de son front étroit et de son thorax avantageux. Le destin en avait fait des pilleurs d'épaves.

Antonio, qui jugeait les choses aux apparences, murmura :

— Le grand croiseur incendié a dû couler vers les 8 heures et demie. La vague est lente à nous rendre notre part...

— Ça ne fait rien, on peut attendre ; on est les plus forts. Les lois nous protègent, grommela Ramon.

— Heu !... Heu !...

— ...Elles écartent la concurrence puisqu'elles effarouchent à notre profit la grande majorité des humains.

— C'est-à-dire ?

— Tous ceux que la couardise fige dans cette passivité hypocrite qu'ils appellent honnêteté.

— Mais si l'on nous pince ?

— On châtiara en nous, sous d'autres noms, la maladresse, le délit des délits. Cortez, le gardien du Lavapié, en sait quelque chose. Cortez, celui que l'on a fait passer pour fou.

— Tu le connais ?

— Collègue de détention pendant des mois.

— Ah ! Ah !

— Un parfait chenapan !... Ses formidables mains sont plus sûres qu'un couteau ou qu'un pistolet.

Cortez tremblait des pieds à la tête. Des filets d'une sueur glacée coulaient le long de ses joues. En d'autres circonstances, il eût bondi. Il demeurait là, stupide de honte...

Ramon fit entendre un sifflement bref.

— Et il en profite, le coquin... Tout à l'heure, pendant le combat, il a fait des signaux. Encore un charognard qui travaille pour son compte !

Cortez se raidissait, tâchant de mettre un peu d'ordre dans son esprit, mais, près de lui, des coups sourds, espacés, obsédants, l'en empêchèrent. On aurait dit un piver s'attaquant en toute impunité à l'écorce d'un arbre. Il fit un effort pour se rendre compte. Ses yeux, habitués déjà à l'obscurité, aperçurent à quelques pas une forme allongée, sorte de madrier mû par le rythme du ressac, qui cognait à intervalles réguliers les rochers de la côte. Il se pencha davantage, mais aussitôt recula devant la vision d'un cadavre. C'était un quartier-maître de la marine anglaise ; le visage grimaçait autour d'un sifflet vissé aux lèvres. Il avait dû mourir en dirigeant une manœuvre ou bien en appelant au secours.

Pris de pitié, accablé de remords, Cortez s'apprêtait à le tirer hors de l'eau quand, pareils à deux cygnes qui accourent affamés, deux autres morts, nus et blancs, amenés par la houle, vinrent docilement s'accoter à leur camarade, dont ils imitèrent aussitôt l'angoissant manège.

Tout le long de la mer, des épaves s'amoncelaient : espars, cordages, bouées...

— Hop ! cria Antonio. C'est notre tour.

Et les deux malandrins se précipitèrent au-devant des flots complices, une gaffe dans une main, une lanterne sourde dans l'autre.

Cortez s'éloigna comme il put. La nuit, qui se mouvait avec lui, l'entourait, le précédait, le suivait ou se laissait choir à ses pieds comme si elle était l'ombre immense de son désespoir.

La rive s'infléchissait vers le sud, hérissée d'écueils. Malgré l'heure, on y devinait encore des villages égrenés le long de la côte : Trana, Traïco. Plus loin, le pointillé rouge et vert des balises... Cortez marcha droit devant lui. Il n'avait plus qu'un instinct : retrouver le phare, ses privilèges, sa paix, sa chaleur. C'est là qu'il avait

connu, derrière des murs épais, cette liberté si facile à concevoir, mais si difficile à posséder. Seul, l'homme seul est heureux...

L'errant s'efforçait de retrouver la tour, son suprême asile. Il crut qu'il en approchait. Un feu blanc, fixe, brûlait dans l'infini. Cortez pressa le pas et, au risque de tomber dans les fondrières qui crevassaient le sol, il marcha, marcha pendant des heures. Le but était toujours là, inaccessible. Eût-il marché toute sa vie, Cortez ne l'eût jamais atteint. C'était un vieil astre fatigué qui se reposait au ras de l'horizon, à l'écart des étoiles.

Cortez devint alors le jouet d'une ronde de mirages. Il s'appuyait à des fûts d'ombre qui croulaient sous sa main, il parlait à des passants qui s'évanouissaient au seul bruit de sa voix. Personne pour lui indiquer le chemin du salut. Il lui sembla même qu'on lui barrait la route. Il fonça la tête en avant, lança son poing monstrueux comme le battant d'un fléau d'armes et ouvrit ainsi une large brèche dans le flanc de la nuit. Mais aux ténèbres succédaient d'autres ténèbres encore plus épaisses, des monceaux de coton noir où ses pieds s'empêtraient. Il tourna en rond, chercha des points de repère : le phare de Santa Maria qui, du haut du Morro Cansado cligne toutes les minutes, ou bien celui de la pointe Puchodo, aux rapides éclats. Aucun feu familier, aucun indice encourageant. Rien que le silence de la nuit et la gravitation des cieux où, après le passage de la lune, traînaient encore des nébuleuses argentées.

Cortez appela au secours. Il hurla à tue-tête n'importe quoi, des mots sans suite, des sons discordants que le vent dispersa. Ce n'était plus une voix humaine.

Son phare ! Il était le plus beau, le plus puissant. Un maléfice inexplicable lui en cachait la vue. Le sachant abandonné, quelque dieu subtil avait dû s'en rendre maître par surprise. Il posait maintenant sa main sur lui et voilait à dessein son feu tournant.

Cortez eut un long accès de fureur. Puis il grelotta d'épouvante : un coup de sifflet strident venait de perforer le silence : le quartier-maître anglais... Des plaintes, en même temps, parvenaient du large, comme étouffées par l'afflux incessant des vagues. Cris des noyés, appels déchirants d'êtres humains que les flammes disputent aux lames. Derniers échos de la bataille attardés dans la nuit... Peut-être aussi, réveillées par eux mais assourdies par les siècles, les clameurs des corsaires hollandais massacrés autrefois dans ces parages...

Cortez se tassa, se réduisit comme un animal pour mourir, le cou dans les épaules, la tête serrée entre les mains.

Ce n'est qu'aux premières lueurs de l'aube qu'apparut le fuseau blanc du phare du Lavapié à demi perdu à la limite de l'Océan. Au lieu de son panache lumineux, il portait un épais capuchon de brume, lequel, peu à peu, aux souffles du matin, glissa et s'effaça comme un bandeau qui tombe des yeux.

* * *

Le lendemain, ce fut pour les navires qui ralliaient la baie d'Arauco une grande surprise de voir le phare du Lavapié rutiler de feu en plein jour. Comme le temps était gris, on apercevait que mieux sa lumière. Contre ses habitudes, il tournait, tournait frénétiquement comme un derviche hagard, sans astreindre ses éclipses aux cinq secondes réglementaires.

On alerta les autorités maritimes de Coronel et, avant la tombée du jour, une vedette à vapeur qui conduisait Beltra et cinq hommes aborda dans les environs.

Tout semblait calme et silencieux autour du phare. Le portillon était ouvert. Du seuil, on apercevait le gardien, debout, lisant près de la croisée.

— Domingo ! cria Beltra.

Cortez leva la tête et posa un regard froid sur tous ces inconnus.

— Que désirez-vous? demanda-t-il sans émotion.

— Ordre du commandant Sarquey. Tu dois rentrer, séance tenante, à Coronel. Deux de ces hommes te remplaceront ce soir ici.

Aucune réaction du gardien devant cet ordre inattendu. Il prit la feuille que lui allongeaît Beltra et, sans la lire, commença de la froisser dans le creux de sa main.

— As-tu compris ? fit Beltra.

— !!!

— Le veilleur de la pointe Puchoco a signalé l'allure désordonnée de ton feu... Et voilà que, maintenant, tu allumes en plein jour !...

Il ajouta d'un ton amer :

— Prétendrais-tu encore avoir raison?

Cortez exhala un long soupir. L'aspect de Cortez était hautain, solennel. Il jeta un coup d'œil à la page commencée et, comme s'il continuait par cœur la lecture interrompue, il murmura :

— *N'es-tu pas la lumière jaillie de mon foyer? N'es-tu pas l'âme-sœur de mon intelligence?...*

Il empocha son livre et, faisant une boulette de l'ordre du commandant Sarquey, il la lança par la fenêtre. Une angoisse indicible déformait ses traits, il leva les yeux et sembla se recueillir. Il fit ensuite un pas vers son ami et lui dit d'un ton menaçant :

— Je ne l'éteindrai jamais !

Et, la tête haute, arrogant et taciturne, il gagna l'escalier déjà envahi par l'ombre, où il ne tarda pas à disparaître.

Beltra fit signe aux matelots de ne pas bouger et de se taire. Et, dans le soir incolore, il écouta longtemps l'ascension éperdue de cet homme qui fut son ami et dont il comprit alors la grandiose démente. Le phare du Lavapié était devenu l'échelle de Jacob.

Cortez alla s'écrouler là-haut, sur le balcon extérieur où il ramassait autrefois des albatros éblouis.

Le silence des eaux était aussi profond que celui du firmament. Ayant effleuré de lointains villages, la brise, par instants, apportait une odeur de bois brûlé et de pain cuit... L'Océan, gavé, s'endormait d'un pesant sommeil.

Cortez s'était redressé et plaquait maintenant son visage contre l'immense soleil blanc, captif de la tour. Pareil à la phalène qui se vêt de clarté avant de mourir, joyeuse, dans les flammes, il attendait l'heure où il deviendrait à son tour feu, chaleur, éternel ravissement...

Un trouble imperceptible se fit dans l'atmosphère. Apparition furtive des premières étoiles ; à l'ouest, éboulis d'ombre bleue ; émerveillement de jeunes astres printaniers devant la Croix-du-Sud... Le ciel austral ordonnait, dans l'éther translucide, les constellations qu'au terme du voyage interrogent les émigrants.

Mais Cortez ne pouvait plus apercevoir ces myriades de mondes qui, pour les âmes déroutées, tracent dans un espace sans bornes de bienfaisants itinéraires. La nuit, une nuit qui prenait sa source dans son esprit, avait atteint les confins les plus reculés de l'horizon.

* * *

Le 3 novembre 1914 au matin, l'amiral von Spee jeta l'ancre devant Valparaiso. Contrairement aux prévisions d'O'Guigg, il venait d'écraser l'amiral Cradock au large de Coronel.

Le premier revers britannique sur mer depuis 1789... Deux grands croiseurs, le *Good Hope* et le *Monmouth*, incendiés, coulés corps et biens ; le *Glasgow* avait pu s'échapper à la faveur de la nuit...

D'après les renseignements puisés à la meilleure source, il était douteux que le phare du Lavapié eût joué un rôle dans l'affaire...

Cela, Domingo Cortez l'ignora toujours ainsi que la défaite de von Spee, cinq semaines plus tard, aux îles Malouines sous les coups des puissants croiseurs de bataille secrètement détachés de la *home fleet* dans le but de nettoyer les mers du sud de tout navire ennemi.

III

Bien des années ont passé depuis cette étrange nuit de la Toussaint...

Là-bas, face à l'Océan sans mémoire, semblable aux arbres géants que l'azur obsède, le phare toujours s'élance et sa flamme votive aux lueurs des espaces semble perpétuer l'étincelle d'un rêve.

Bella Lui,
Montana-Vermala, novembre 1922.



GLANES LITTÉRAIRES ET HISTORIQUES

M. Paul Valéry
et les paradoxes de la vie moderne.

M. Paul Valéry, répondant à M. Salvador Madariaga dans la *Coopération intellectuelle*, où furent publiées une suite de déterminations d'une « Société des esprits », indique ces antinomies de la vie moderne :

« Observez comme tout aujourd'hui engendre instantanément son contraire et comme rien de distinct ne se peut conserver dans cette température fantastique. La guerre y est présente au milieu de la paix. La disette y naît de l'abondance. Les étonnants progrès des communications ont pour effet immédiat de rehausser et resserrer les barrages de douane. Dans le même laboratoire, le même homme recherche ce qui tue et ce qui sauve, cultive le bien et le mal. Dans le domaine de l'intelligence lui-même, on constate que la logique appliquée à la nature des choses conduit à un principe d'indétermination. On doit convenir aussi que la multiplication des livres et des instruments de la pensée produit des formes de l'ignorance jusqu'ici inconnues. L'homme moderne n'a guère que les journaux pour nourriture de son esprit : il n'y trouve que ce que doit fuir une pensée qui a des égards pour soi-même. »

M. Camille Jullian contre
les impérialismes.

M. Camille Jullian, qui, cette année, a reçu de l'Institut de France l'un des prix Osiris, l'autre étant allé au maréchal Lyautey, doit sa célébrité universelle à sa monumentale *Histoire de la Gaule* où il a poussé très loin l'étude des origines de la patrie. L'histoire, suivie à travers les siècles, a conduit M. Camille Jullian à déterminer une vérité qui importe au « salut des hommes » : c'est que le conquérant « conduit sa nation au suicide ».

« Si l'Italie ne s'était point transformée en Empire romain, elle eût été la plus belle patrie du monde antique ; si l'Espagne n'avait point soumis les Amériques, elle n'eût pas offert le spectacle lamentable d'un pays qui s'effrite, glèbe par glèbe, âme par âme ; si l'Angleterre n'avait point voulu dominer les océans, elle ne serait point réduite aujourd'hui à quémander son pain chez toutes les nations du monde. L'histoire des batailles, loin d'encourager au patriotisme agressif, invite les peuples, ne fût-ce que par intérêt, à fuir les querelles et les combats, à respecter les autres peuples à l'égal de soi-même, à s'enfermer en la patrie comme autour d'un foyer qui réchauffe et non pas d'une laueur qui incendie. »

Adversaire résolu de ce que l'on appelle les empires, M. Camille Jullian écrit que ce « titre d'empire, ramassé par la Germanie dans la détroque du monde romain, a plané sur notre histoire comme un nuage gros de tempête ». Si l'éminent historien admet le rôle d'un Etat colonisateur, c'est à la seule condition qu'il soit l'éducateur, « le tuteur d'un instant qui prépare des civilisations affaiblies à recouvrer une nouvelle vie ».

La France pourrait-elle
vivre sans l'étranger ?

Le même historien-philosophe, dans une page qui restera d'anthologie, montre que pas une seule nation peut, autant que la nôtre, vivre de sa vie propre, sans nul besoin de l'étranger, sans déborder ses frontières.

« Elle a un sol qui suffira à la nourrir et qui, le jour où elle saura l'exploiter davantage, l'affranchira de matières premières qu'elle sollicite aujourd'hui du dehors ; et si jamais, en éduquant ses besoins et ses ressources, elle arrive à tirer tout de sa terre, l'avenir lui appartient, j'entends l'avenir qui fait la sécurité des peuples et le bonheur de leurs citoyens. Que la France s'écarte donc de ces ambitions industrielles et commerciales par lesquelles se fondent les empires et se ruinent les nations mêmes qui bénéficient de ces empires : l'impérialisme de Rome a fait que l'Italie est morte de misère ; et, dans un accès de franchise et de bon sens, Lloyd George a reconnu un jour que l'impérialisme de l'Angleterre la ferait peut-être mourir de faim. Pour vivre encore de sa propre vie — je pense maintenant à la vie morale — la France a un passé, une langue, une littérature, une philosophie qui peuvent suffire à élever les âmes de ses enfants. Qu'elle cultive ce domaine spirituel, et surtout qu'elle l'enrichisse ! J'aimerais mieux pour elle des années de recueillement et de labeur intime que la dispersion d'une propagande vagabonde. Fustel de Coulanges en écrivant *la Cité antique*, Molière en composant *le Misanthrope* ont plus fait pour la France, sans la quitter un instant, que les courses les plus brillantes de nos météores en mission. De grandes œuvres faites sous le chaud rayonnement d'un peuple qui travaille et que l'on aime, voilà le principal devoir de l'esprit français. »

Le dernier roman d'André Lamandé.

Ce roman que *L'Illustration* publia sous ce titre : *les Jeux du mensonge*,

et qui parut en librairie (Albin Michel, édit.) sous cet autre titre : *le Jeu d'amour*, fut accueilli avec une extrême faveur par la critique. Il est dramatique de noter que ces fleurs joyeuses devaient se transformer si tôt et si cruellement en gerbes funéraires.

Sur ce dernier livre, que nous avons été si heureux de présenter à notre public, le rédacteur littéraire du *Mois* a écrit ces lignes qui déterminent le sens d'une œuvre dans la sensibilité de l'après-guerre :

« L'historien des mœurs aura quelque peine, quand le recul nécessaire lui permettra d'entreprendre un travail définitif, à se représenter ce que fut l'amour en France dans la période dite d'après guerre. S'il s'en rapporte aux romanciers épris d'originalité, il jugera que la vie sentimentale s'était radicalement transformée, sinon même abolie devant une vie purement cérébrale et sensuelle. S'il interroge d'autres auteurs, fidèles à l'ancienne manière, il inclinera au contraire à penser que la guerre n'avait rien changé et que le couple bourgeois de jadis était resté l'idéal pour la généralité des Français. Quelques livres seulement témoignent d'une réalité différente, celle d'une vie affective où le sentimentalisme naïf et moral avait certes subi un déclassement considérable, mais dont la vague de scepticisme et la frénésie de jouissance n'avaient pas tari la source profonde. Parmi ces livres, on retiendra sans aucun doute celui d'André Lamandé. »

Le livre sonore.

Le livre sonore est né. Il ne reste plus qu'à lui rendre la vie possible et pratique. L'invention, qu'une enthousiaste équipe de savants et d'ingénieurs s'applique à perfectionner, doit son nom au R. P. Jousse, professeur de phonétique expérimentale au Collège de France.

La « technique » de l'invention, avec laquelle le cinéma sonore nous a déjà familiarisés, a été expliquée et commentée comme suit par M^{me} Lucienne Blondel, dans « Toute l'Édition » :

« Sur un ruban, assez semblable, pour le profane, à une pellicule cinématographique, s'inscrit la voix ou la musique. Cette impression sonore occupe en tout une largeur de 1 millimètre. Plusieurs enregistrements sont donc possibles — on en fait jusqu'à six sur la même bande — et une bobine de moyenne grosseur peut dépasser, en capacité, un disque « grand format ».

» Autres avantages du nouveau procédé d'enregistrement : son prix

minime ; sa solidité qui garantit sa conservation ; la facilité de prise des « copies ».

» Les travaux actuellement poursuivis ne visent plus à la mise au point de l'invention, mais à la simplification des appareils d'enregistrement et d'émission. Il est nécessaire, d'ailleurs, de préciser que, de toutes ces recherches, le public n'est pas témoin. Le livre sonore ne sera mis à sa disposition qu'à l'heure où il aura atteint la perfection.

» On peut ainsi constater quelle énorme différence sépare le livre sonore et le livre imprimé. Toute idée de rivalité ou de redoutable concurrence serait une hasardeuse anticipation. En fait, le cinéma, muet ou parlant, n'a rien retiré au livre.

» La nouvelle invention sera certes une heureuse tentation pour les gens qui ne lisent pas, qui prétendent n'avoir pas le temps de lire. Il ne fera pas double emploi avec l'imprimerie sous toutes ses formes. Il est seulement possible que sa force d'expansion, son style propre influencent, dans une certaine mesure, les écrivains de demain. Cette épreuve de la simplicité ne saurait avoir pour eux que les meilleurs résultats. »

M^{me} Lucienne Blondel rappelle que le livre sonore doit ses débuts dans le monde à Si Kaddour ben Ghabrit, chef du protocole du sultan du Maroc. Sur son initiative, des imams, venus spécialement à Paris, ont prononcé en langue arabe des allocutions destinées à servir la propagande française. Les « bandes » ainsi impressionnées sont destinées à des populations qui ne connaissent pas l'écriture.

Le record des grands tirages.

La « British and Foreign Bible Society », dans sa dernière réunion annuelle à Londres, a constaté qu'au cours de l'année 1932 10.617.470 exemplaires de la Bible avaient été vendus, soit 65.186 de plus qu'en 1931. Comme on l'a dit maintes fois, la Bible est le « best seller ».

Douze versions nouvelles ont été ajoutées à la liste des langues dans lesquelles ont été traduites les saintes écritures. Sur les douze, six sont asiatiques, quatre africaines, une américaine et une européenne.

Le rapport officiel note que la « circulation » de la Bible a légèrement diminué en Europe et que les colporteurs de la société ont souvent maille à partir avec les communistes. Enfin, il signale qu'à ce jour il existe des éditions de la Bible dans 667 langues et dialectes de l'univers. C'est incontestablement, comme l'observe l'organe de la Société des gens de lettres (*l'Hôtel de Massa*), un record qu'aucun autre livre au monde ne pourra jamais lui disputer.

Les publications en U. R. S. S.

Il est curieux de noter le nombre croissant de publications paraissant en U. R. S. S. au cours de la première période du plan quinquennal.

En 1928, paraissaient en U. R. S. S. 577 journaux avec un tirage de 9 millions d'exemplaires. En 1932, 6.683 journaux ont été publiés avec un tirage de 35 millions. Ces journaux sont publiés en Russie en 63 langues.

Le nombre des journaux rédigés dans les langues des républiques nationales faisant partie de l'Union soviétique, de 205 en 1928, a atteint 1.620, fin 1931.

En 1928, 266 millions d'exemplaires de livres avaient été publiés. En 1931, 836 millions ont paru, soit sept fois et demie de plus qu'en 1913.

Au cours des quinze années d'existence de l'U. R. S. S., 367.000 livres différents ont été publiés, avec un tirage de 4 milliards d'exemplaires, alors que seulement 250 livres avaient été édités en Russie au cours du dix-neuvième siècle tout entier.

L'histoire « toute naturelle ».

D'adroits pastiches littéraires (*Radio Parnasse*, Albin Michel, édit.) nous sont donnés par M. Raymond Ritter. Ce sont souvent de bien plaisantes pages, prose et poésie, à la manière de : Brantôme, Boccace, J.-J. Rousseau, Heredia, P.-J. Toulet, Alphonse Daudet, Barrès, Francis Jammes, Mauriac. L'un des chapitres : « Histoires toutes naturelles », se consacre à l'imitation de Jules Renard. Citons ces définitions, ces images :

Le Papillon. — Ce commis voyageur en nouveautés voyantes ne cesse de proposer aux fleurs ses échantillons.

La Meule de paille. — Un gros pâté, au couvercle mal joint, d'où, comme dans les festins du moyen âge, s'envolent des alouettes.

Les Peupliers. — On dirait qu'ils font les grandes manœuvres. En colonne, ils suivent la route qui monte. Le vent crie : « Une, deux ! » Alors ils courbent le dos. Une voiture court comme un rat entre leurs guêtres. Et, tout au haut de la côte, sous des feuilles de chêne, une maison rouge les regarde défilier : c'est le général.

Et voici, maintenant, une saynète, un sketch, encore à la façon de Jules Renard. Cela s'intitule : *la Distribution des prix*.

Dans la clairière, à côté du Geai, qui représente le gouvernement, la Pie, en habit noir et cravate blanche, lit le palmarès.

La Pie. — Prix de géométrie : l'Araignée ; prix de chant : le Rossignol.

Le Coucou. — Parbleu ! Mais pour la diction ?

Le Perroquet. — Taisez-vous donc !

La Pie. — Prix de gymnastique : la Puce.

L'Ecureuil, la Sauterelle et le Lévrier, ensemble. — Et moi ?

La Pie. — Prix de récitation : le Perroquet ; prix de philosophie : le Bœuf.

Le Taureau, haussant les épaules. — Le beau mérite !

La Pie. — Prix de dessin : la Mouche ; prix des arts ménagers : l'Abeille ; prix de géographie : le Pigeon voyageur ; prix d'histoire : l'Oie (du Capitole) ; prix de littérature : la Colombe ; prix de poésie : le Ver luisant ; prix de beauté : le Cheval.

L'Ane. — Quelle buffonnerie !

Le Hérisson. — Alors, moi, je me brosse ?

Les Mouches. — Circulez, circulez !

Le budget du Vatican.

L'ouvrage, très informé, de MM. Geo London et Ch. Pichon sur *le Vatican et le Monde moderne* (Éditions des Fortiques) nous apprend que le budget du Vatican atteint le chiffre annuel de 180 millions de lire. C'est du moins le chiffre officiel, car le chiffre réel est, sans doute, beaucoup plus élevé. Les recettes les plus importantes sont, comme on sait, constituées par le « denier de Saint-Pierre ». Les pays où les offrandes réunissent le plus gros chiffre sont les Etats-Unis, le Canada, les républiques de l'Amérique du Sud. Viennent ensuite la Belgique et la France. Les autres ressources sont constituées par les taxes prélevées pour les dispenses de mariage, l'attribution des titres nobiliaires, etc., les dons et legs, enfin, depuis 1870, les revenus de la somme versée par l'Italie au Vatican en compensation de la confiscation de ses biens en 1870 : 1.580.000.000 de lire dont 750.000.000 en argent liquide et le reste en consolidé italien. La prospérité de la monnaie italienne ne saurait, en conséquence, rester étrangère aux préoccupations financières du Vatican.

Une censure pour livres d'enfants.

On vient de fonder à Londres, note la chronique de la Société des gens de lettres, le « Junior Book Club ». Les parents qui n'auraient ni le loisir ni le goût de lire d'abord les livres qu'ils désirent acquérir pour leurs enfants et qui sont toutefois soucieux de ne pas mettre n'importe quelle œuvre entre les mains de leur progéniture pourront acheter de confiance des romans visés par un comité de censure.

Ce comité est composé de personnalités, comme le Dr C. A. Alington, directeur du célèbre collège d'Eton, lady Baden-Powell, femme du général fondateur des boy-scouts, et le révérend H. R. L. Sheppard.

LES LIVRES NOUVEAUX

Voyage en France.

M. Jean-Louis Vaudoyer, qui nous a dit avec son art sensible les *Délices de l'Italie*, nous démontre dans un nouveau livre que, pour trouver des joies comparables, le voyageur français n'a pas besoin de franchir ses frontières.

Ce livre : *En France* (Plon, édit., 15 fr.), débute par de jolis tableaux d'Alsace. Un voyage de Troyes à Céret, aux nombreuses étapes, développe, comme sur l'écran, toute la diversité de nos sites. M. Vaudoyer excelle à décrire une église gothique, des ruines grandioses et tristes comme celles de Cluny. Et, parmi les pierres, il fait revivre les souvenirs. Mais l'on sent en lui une préférence pour la chaude Provence qui a su garder tant de vestiges romains et dont l'aspect incite à la rêverie et à la pensée : Lourmarin, Arles, Aix, jardins de Provence, temples antiques, fontaines... L'auteur nous entraîne, en d'autres pages, à la suite de Stendhal notant ses « Mémoires d'un touriste » et retrace les itinéraires français du grand voyageur dont les idées, les goûts artistiques et culinaires s'évoquent dans une fervente et spirituelle étude.

C'est avec la visite de trois tombes, celles de Heine, de Stendhal, de Gautier, que nous arrivons aux croquis parisiens qui forment la quatrième partie de l'ouvrage. De courtes et précises esquisses où le présent et le passé se mêlent intimement.

*La guerre sous-marine et la guerre secrète.*

Parmi les grandes aventures modernes vécues, les plus passionnantes sans doute sont celles où nous voyons paraître le sous-marin et l'avion. L'avion poursuit ses conquêtes dans la paix. Mais les aventures sous-marines demeureront situées dans la guerre jusqu'aux jours heureux où la science — après des tentatives qui ont fait la gloire de certains films documentaires — réalisera le rêve de Jules Verne et nous permettra de prendre un billet d'exploration pour une promenade de 20.000 lieues sous les mers.

En attendant que le sous-marin s'offre à nos flâneries investigatrices dans les fonds océaniques, les livres qu'il inspire, où il joue le grand rôle, évoquent les drames à la fois inoubliés et mal connus. Dans cet ordre d'idées la *Route à l'ouest*, les souvenirs du commandant de sous-marin Ernst Hashagen, que vient de traduire le capitaine de frégate H. Pelle des Forges (Plon, édit., 15 fr.), est dramatiquement révélateur.

Le 30 avril 1917, les canons d'un sous-marin allemand tonnaient au large dans l'Atlantique. Ils bombardaient d'obus le pont d'un navire suspect, un bateau-piège anglais, le *Q-12*, qui avait tenté de jouer son rôle pour la dernière fois, mais qui, maintenant, s'enfonçait dans les flots. Quelques minutes plus tard, le capitaine survivant était prisonnier et, comme tel, se présentait au commandant du sous-marin. Il resta dix-neuf jours à son bord, croisant en tous sens et poursuivi à coups de bombes anglaises, enfermé avec quarante Allemands dont il partageait le sort.

Douze ans passèrent !... Au cours de l'été 1929, l'ancien commandant du sous-marin allemand, Ernst Hashagen, eut la surprise de recevoir une lettre de l'ancien capitaine de frégate N. Lewis dont il avait coulé le bateau. Cette lettre l'invitait à venir en Angleterre donner une conférence sur la guerre sous-marine. Après hésitation, il

accepta et, le 18 novembre suivant, on eut ce curieux spectacle : le commandant Hashagen prenant la parole devant plusieurs milliers d'Anglais, avec, à sa droite, sur l'estrade, son ancien prisonnier.

Ce marin allemand, conférencier en Angleterre, a rassemblé les souvenirs qui faisaient l'objet de ses causeries et c'est son livre que vient de traduire un officier de la marine française : *Route à l'ouest*.

C'est à l'ouest, en effet, là où l'Atlantique vient librement battre les côtes rocheuses d'Angleterre, là où les routes commerciales se trouvent à découvert, que se développa le vaste champ de bataille des sous-marins, balayé par la tempête. C'est vers l'ouest que l'auteur fit ses sorties sur le *U-22* et ses longues croisières sur le *UB-21* ; c'est vers l'ouest qu'il reprit ses périlleuses navigations quand, en 1916, il fut nommé au commandement de l'*U-62*, un géant de 70 mètres de long, de 7 mètres de large, d'une vitesse en surface de 16 nœuds, avec 40 hommes d'équipage.

Son livre nous fait pénétrer dans le monde sous-marin. Il retrace les conditions de la vie à bord, les heures d'angoisse, les pannes de plongée, la traversée des champs de mines, le destin des navires torpillés, les immobilisations sur le fond de la mer pour donner du repos à l'équipage sur lequel pèsent, comme plomb, les masses océaniques. Il décrit les bateaux-pièges anglais et raconte comment il coula le *Q-12* du capitaine Lewis. Jamais les ruses, les manœuvres simulées n'ont été employées avec plus de raffinement. Les bateaux-pièges étaient déguisés en navires de commerce et devaient servir d'appât aux sous-marins ennemis pour les anéantir à bout portant. Il y a aussi dans ces souvenirs d'étonnants chapitres sur le camouflage des sous-marins pour leur donner l'apparence de simples voiliers, sur la technique des attaques de convois et d'autres sujets connexes d'une variété toute révélatrice.

Dans la série où, récemment parurent : *Mes souvenirs de guerre secrète*, par le commandant von Rintelen, et *les Mémoires d'un agent britannique en Russie*, par Bruce Lockhart, prend place aujourd'hui un ouvrage d'un intérêt non moins vif, l'auteur, sir Basil Thomson, ayant été le chef de tous les « Intelligence Service » du Royaume-Uni.

Quinze ans après les événements le mémorialiste croit pouvoir parler plus librement. Après des études à Oxford et une longue carrière coloniale, sir Basil Thomson fut rappelé en Angleterre pour entrer dans le service des prisons. Il devint successivement gouverneur des deux plus importantes prisons anglaises, la prison de Dartmoor et la prison de Wormwood Scrubs ; ensuite, grâce à la grande connaissance qu'il avait acquise de la mentalité des criminels, il fut nommé chef de la sûreté à Scotland Yard.

Durant la guerre, le bureau de sir Basil Thomson fut le lieu de rendez-vous des officiers de l'Intelligence Service navale et militaire ; sir Basil fut le juge d'instruction de tous les espions étrangers arrêtés et de tous les individus suspects venus de toutes les parties du monde. Il assistait aux réunions du Cabinet de guerre britannique et peu de secrets furent inconnus de lui. Durant les quatre années de guerre et à la Conférence de la Paix à Paris, il fut en relations continuelles avec les hommes d'Etat de nombreux pays. C'est dire que, par la situation qu'il a occupée d'observateur derrière la scène, sir Basil Thomson a pu grouper dans ses *Souvenirs* (Payot, édit., 18 fr.) de nombreux épisodes peu connus ou même tout à fait inconnus.

Dans la guerre et la paix du ciel.

Les souvenirs de la guerre aérienne continués par les exploits « civils » des audacieuses croisières composent déjà une impressionnante bibliographie à laquelle les « Nouvelles Editions latines » ont fait un apport estimable. Chez ces éditeurs nous avons vu paraître en effet : *On se bat dans l'air* (12 fr.), de M. Roger Labric ; *Escadrilles au-dessus de l'Atlantique* (25 fr.), par le général Italo Balbo, ministre italien de l'Air ; *Jours envolés* (20 fr.) et *Feuilles volantes* (15 fr.), par l'aviateur belge Villy Coppens de Houthulst ; *Croisières aériennes* (12 fr.), par M. Renaud de la Frégeolière ; *Chemins du ciel* (12 fr.), par M. Jean-Gérard Fleury ; *Promenons-nous dans les airs* et *Par les airs* (chaque vol., 60 fr.), par M. Roger Lallier. Enfin tout récemment, dans *les Fils d'Icare* (12 fr.), M. Jean-Michel Renaitour, avec une bonne humeur que sert une jolie verve d'écriture, nous raconte des histoires d'aviation fort diverses. Il y a d'amusantes observations sur la psychologie de l'aviateur débutant à qui l'on recommande, s'il est poète, d'oublier son lyrisme. Après, quand l'automatisme est acquis, on peut consacrer toutes ses facultés à l'émerveillement légitime que fait naître une nouvelle façon de considérer l'univers. « On voit tout d'un peu haut. Les montagnes s'aplanissent. Les murs ne sont plus des obstacles. Les fleuves sont réduits aux proportions d'un ruisseau. Et les soucis de l'humanité n'ont plus que l'importance d'une agitation chez les fourmis. »

Ajoutons qu'un autre livre de l'air (de l'air en flammes) : *Dans l'enfer du ciel* (12 fr.), par M. René Chambe, a paru aux Editions Baudinière. Ces pages d'un ancien aviateur de chasse nous font vivre minute par minute, avec une intensité dramatique, les plus grands combats aériens. Et l'on peut joindre à cette suite d'ouvrages : *Aviateurs* (Louis Querelle, éd., 12 fr.), un livre de M. Paul Bléry qui, sous la forme du roman, fait entendre un cri d'alarme suivi d'un véhément appel à la foi dans l'Évangile de l'air.

Les études d'histoire.

Dans l'existence et le règne de l'avant-dernier souverain de l'Empire austro-hongrois, François-Joseph, il y a eu tant d'événements européens, de convulsions politiques, de drames intimes, de tragédies de tous ordres que ce destin sort de l'histoire d'un pays pour entrer dans le champ des études philosophiques.

François-Joseph monta sur le trône en 1848. Il y resta jusqu'à sa mort, en 1916. Soixante-huit années de règne, et quelles années ! Spectateur et acteur à la fois, il assiste à la liquidation du monde ancien : révolutions, guerres civiles ou extérieures, naissances de nouveaux États, tentatives d'organisation se succèdent — tant au dedans qu'au dehors de l'empire — sous les yeux de ce témoin impassible, placé au premier rang de la scène mondiale.

Ses peuples, impatients de liberté, secouent en vain leurs chaînes, en vain le mouvement socialiste sape les fondations de la société, en vain les nations étrangères pressent la fin de l'empire, dont elles se disputent déjà la dépouille, François-Joseph, inébranlable, ne cède qu'à la dernière extrémité. Héritier des Habsbourg, il veut garder intact son patrimoine : territoire et institutions. Il le gère en seigneur orgueilleux, sûr de son droit, opiniâtre, plus attentif à son honneur personnel qu'au bien de l'empire. Moyennement doué, dépourvu d'énergie véritable, sinon de clairvoyance, précis, scrupuleux, ponctuel, servi au reste dans son gouvernement par l'instinct poli-

tique de sa maison, ce prince-fonctionnaire ne se laisse qu'à grand-peine instruire par une expérience pénible et il résiste âprement à la fatalité qui pèse sur l'empire et qu'au fond du cœur il sent inéluctable.

Dans sa vie privée, il a vu périr dramatiquement sa famille : son frère Maximilien exécuté, son fils Rodolphe suicidé, sa femme Elisabeth et son neveu François-Ferdinand assassinés. A quatre-vingt-six ans, il meurt avant la ruine de son empire, ruine qu'il a déjà pu prévoir et qu'il a précipitée lui-même en consentant, sous la pression d'un entourage exalté, à mobiliser contre la Serbie — prélude de la guerre mondiale.

A cette destinée et à ce règne, M. Karl Tschuppik, descendant d'une famille dont six générations servirent l'empire dans l'armée ou l'administration, et mêlé lui-même très étroitement à trente années de la vie politique et intellectuelle de l'Autriche, a consacré sous ce titre : *François-Joseph : l'effondrement de l'empire*, un ouvrage solide et vivant (Armand Colin, éd., 28 fr.) dont Mme Andrée Vaillant et M. Jean Kuckenbourg nous donnent le texte français.

L'assassinat de l'archiduc François-Ferdinand d'Autriche, accompli le jour de la Saint-Vitus en 1914, fut le prologue et la raison déterminante de la grande guerre européenne devenue par l'intervention des États-Unis une guerre mondiale. Le meurtre de l'archiduc autrichien fait le sujet du livre de Stephen Graham : *Serajevo, le crime de la Saint-Vitus*, qu'a traduit de l'anglais M. Arnold Van Gennep (N. R. F., 15 fr.). L'auteur a visité plusieurs fois Belgrade et Serajevo ; il a rencontré certains conspirateurs qui ont survécu ; il leur a parlé ; il a visité les maisons de ceux qui sont morts ; il a obtenu des renseignements particuliers des frères de Princip et de Chabrinovitch et de la vieille mère d'Ilitch. Tous ces matériaux lui ont permis de nourrir une étude intime des principaux personnages du drame. Le récit, écrit sous forme de roman, prend ainsi la substance d'une étude historique.

Les grandes enquêtes d'aujourd'hui.

M. Maurice Pernot, à qui l'on doit de si intéressantes enquêtes en Égypte, en Pologne, en Turquie, en Italie, nous donne un instructif ouvrage (Hachette, 12 fr.) sur *l'Allemagne de Hitler*.

L'auteur a fait, entre juillet 1930 et avril 1933, de nombreux séjours à Berlin et dans d'autres villes allemandes. C'est dire qu'il a pu déterminer de près l'état d'esprit d'où sont venus les événements qui, depuis le temps de son enquête, n'ont cessé d'inquiéter l'Europe et le monde. Ses impressions et ses observations, fixées au jour le jour, au contact immédiat des hommes et des faits, offrent au lecteur un tableau des événements qui ont abouti à la révolution et comme un reflet des sentiments et des passions qui l'expliquent.

A citer ce jugement sur Hitler, dont M. Maurice Pernot fait sa conclusion : « Il a mis son pays hors du monde : c'est un immense tort qu'il a fait à l'Allemagne, mais c'est un immense service que, sans l'avoir voulu, il rend au monde, désormais mieux éclairé sur quelques points essentiels de la situation internationale et plus fortement convaincu de la nécessité de se défendre contre les entreprises d'une nation qui fait si bon marché de son droit et du droit des autres et qui n'hésite point à trahir en même temps la cause de la civilisation, celle de la liberté et celle de la paix. »